

Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d'histoire spécialiste de la question nazie,
directeur de la collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui", chez L'Harmattan, Éditeur

(2002)

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste
et militant paysan.

Collection
"Civilisations et politique"

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.
http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com
à partir de :

Thierry FERAL

Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan.

Paris : L'Harmattan, 2002, 148 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".



Courriels : Thierry FERAL : tadf@orange.fr
Michel Bergès : m.berges.bach@free.fr

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection "Civilisations et politique" pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d'obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 15 décembre 2019 à Chicoutimi, Québec.

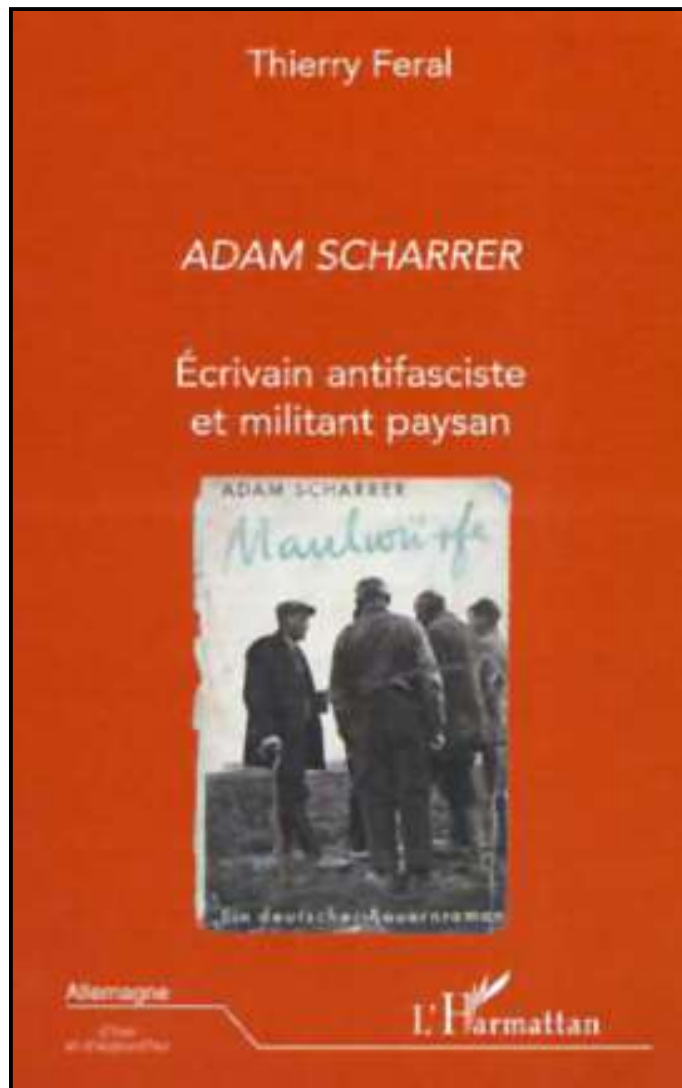


Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d'histoire spécialiste de la question nazie,
directeur de la collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui", chez L'Harmattan, Éditeur

Adam Scharrer.

Écrivain antifasciste et militant paysan.



Paris : L'Harmattan, 2002, 148 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".

Toute notre reconnaissance à **Michel Bergès**, historien des idées politiques, professeur retraité de l'Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection "Civilisation et politique" pour l'immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

Michel Bergès



Travail bénévole :

http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html

Publications de Michel Bergès :

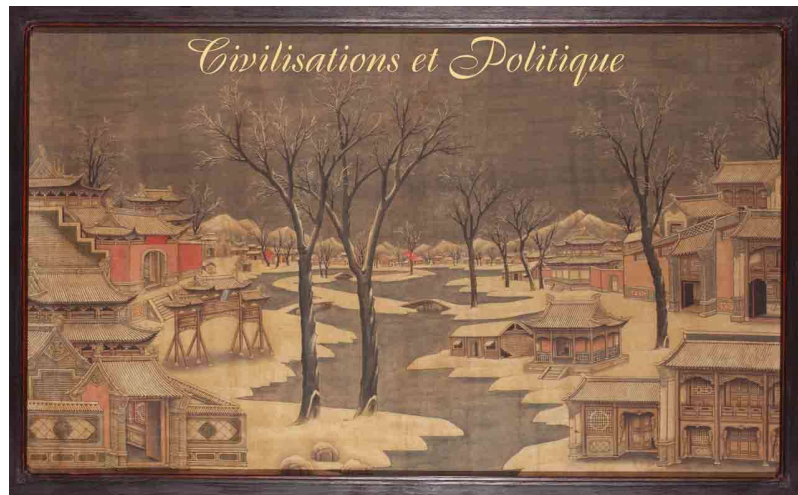
http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html

Collection "*Civilisations et politiques*" dirigée par Michel Bergès :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html

Un ouvrage de
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée
par
Michel Bergès
Historien, professeur retraité
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[1]

ADAM SCHARRER

Écrivain antifasciste & militant paysan

[2]

Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui
dirigée par Thierry Feral

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte. Constituée de volumes réduits et facilement abordables pour un large public, elle est néanmoins le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge. Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

Dernières parutions

Heinke WUNDERLICH, *Marseille vue par les écrivains de langue allemande*, 2000.

Erwin J. BOWIEN, *Heures perdues du matin*, 2000.

Georges CONNES, *L'autre épreuve*, 2001.

Bruno GAUDIOT, *Adolf Hitler, le fou « guéri »*, 2001.

Walter KOLBENHOFF, *Les Sous-hommes*, 2001.

Caroline TUDYKA, *L'exil d'Else Lasker-Schüler (1869-1945)*, 2001.

Sabine MÖLLENKAMP, *La coopération franco-allemande pour la protection du Rhin*, 2001.

Baron Paul DE KRÜDENER (notice biographique et notes de Francis LEY), *Impressions d'Allemagne pendant la Révolution de 1848*, 2001.

Thierry FERAL, [Le nazisme : une culture ?](#), 2001.

Christophe PAJON, *Forces armées et société dans l'Allemagne contemporaine*, 2001.

Nicolas OBLIN, *Sport et esthétisme nazi*, 2002.

Xavier RJAUD, *La pratique dentaire dans les camps du III^e Reich*, 2002.

[3]

Thierry FERAL

ADAM SCHARRER

Écrivain antifasciste

&

militant paysan

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-
Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

[4]

[5]

Aux centaines d'écrivains qui, d'Alexander Abusch à Stefan Zweig en passant par Adam Scharrer, furent brûlés en place publique, persécutés, assassinés, condamnés à l'exil par le régime nazi.

À tous les auteurs, artistes, chercheurs, universitaires et acteurs culturels victimes de la Kohlonisation.

[6]

[7]

"La liberté ne s'éprouve pas dans la jouissance du libre fonctionnement subjectif mais dans un acte créateur requis par un impératif. Cette fin absolue, cet impératif transcendant et pourtant consenti, repris à son compte par la liberté même, c'est ce qu'on nomme une valeur. L'œuvre d'art est une valeur parce qu'elle est appel."

Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ?*,
Paris, Idées/NRF, 1964, pp. 61- 62.

"L'Allemagne m'a appris
que l'histoire se rit des poètes,
des dieux et de toutes les beautés
qu'elle croit parfois rallier à ses discours."

Daniel Cohen, *Lettre à une Amie allemande*,
Paris, L'Harmattan, 2000, p. 294.

"Il n'est pas, je crois, d'individu qui pénètre sur le territoire de nos sentiments sans que nous lui tendions le miroir d'une fiction originaire de nos lointains marécages."

Daniel Cohen, *Où tes Traces ...*,
Paris, L'Harmattan, 2001, p. 30.

"La traduction est un processus décisionnel !"

J. Levy, "Sulla traduzione",
Strumenti critici 14/1971.

[8]

[143]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

Table des matières

[AVANT-PROPOS](#) [9]

[DOCUMENT](#) : DES PAYSANS FRANCONIENS FACE AU NATIONAL-SOCIALISME ; EXTRAIT DE ADAM SCHARRER, *LES TAUPES*, CHAPITRE CINQ [25]

* [Les Taupes, éditions intégrales](#) [27]

[1.](#) [29]

[2.](#) [39]

[3.](#) [61]

[4.](#) [73]

[5.](#) [89]

[6.](#) [103]

[7.](#) [115]

[EN GUISE DE CONCLUSION](#) [129]

[NOTES](#) [131]

[À propos des travaux de Thierry Feral](#) [145]

[144]

[9]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas douteux que le jour viendra où des chercheurs mettront en évidence les effets néfastes qu'ont pu produire, au lendemain de l'unification allemande (3 octobre 1990), les mesures draconiennes imposées par le gouvernement du chancelier fédéral Helmut Kohl afin de tirer un trait définitif sur ce qu'avait été la République démocratique (RDA).

Une des conséquences majeures de cette politique, sans concertation sur le fond, aura été la disparition soudaine de tout un pan d'une tradition littéraire née des luttes ouvrières, de la pensée marxiste, de la résistance au national-socialisme, de la volonté de promouvoir, après douze années de barbarie, une culture nouvelle dans un État respectueux des principes affirmés à la conférence de Potsdam (17 juillet – 2 août 1945) et où l'on mettrait tout en oeuvre pour "rompre définitivement avec le passé impérialiste et suivre la voix de la démocratie et du socialisme" (H. Heitzer, *La RDA*, Dresde, Verlag Zeit im Bild, 1981, p. 12).

Des milliers d'ouvrages furent mis au pilon ; les bibliothèques subirent une épuration sévère, et bon nombre d'entre elles – dites "populaires" (*Volksbüchereien*) [10] – se virent contraintes de fermer leurs portes par refus des subventions qui leur permettaient d'exister ; les maisons d'édition officielles et agréées par le régime est-allemand

(*VEB-Verlage*) disparurent, et les auteurs "communistes", désormais discrédités, n'eurent plus voix au chapitre.

Sans vouloir nullement réhabiliter ce qu'était le livre en RDA – indéniablement majoritairement inféodé à un dogmatisme de type stalinien et à un souci propagandiste omniprésent –, un constat néanmoins s'impose : dans la folle exubérance de l'unification orchestrée dans les années quatre-vingt-dix par le pouvoir ouest-allemand, on a littéralement vaporisé des écrivains qui ne le méritaient pas, ne serait-ce que parce qu'ils étaient morts avant même que la RDA ne soit proclamée (7 octobre 1949), et parce que leur oeuvre, bien que d'un marxisme militant – ce qui *en soi* ne constitue pas un crime – était fréquemment un témoignage lucide et émouvant sur les difficiles années de la République de Weimar et du troisième Reich.

Ainsi profita-t-on de l'euphorie de la réunification pour imposer – du moins partiellement – le processus de révision de l'histoire réclamé depuis 1980, dans le contexte de la dégradation des rapports inter-allemands et du renouveau conservateur en RFA, par les universitaires Ernst Nolte, Andréas Hillgruber, Klaus Hildebrandt, le publiciste Joachim C. Fest, et le chef de file de la droite musclée d'alors, Franz-Josef Strauss, président [11] du Conseil régional de Bavière : faire sortir une bonne fois pour toutes la population allemande de "l'ombre de Hitler" par une "vision pragmatiste" centrée exclusivement sur les méfaits de la barbarie rouge.

En quelque sorte – et pour reprendre une expression de M. Zorn (*Hitlers zweimal getötete Opfer*, Fribourg-en-Brisgau, 1994) –, les auteurs "marxistes" de la vieille génération furent doublement victimes de Hitler ; de leur vivant certes, mais aussi dès lors que, soucieux de "faire passer ce passé qui ne veut pas passer", on prit prétexte de l'effondrement du "bloc communiste" pour évacuer leur témoignage sur la montée et le règne du nazisme, et ce, afin d'absoudre la "démocratie" weimarienne – dont se revendique la République fédérale – de toute implication dans l'aventure (or l'on sait quel rôle funeste jouèrent entre 1918 et 1933 tant la SPD que le Centre catholique – *Zentrum* –, ancêtre de la CDU).

La présente publication a donc été motivée par un refus : celui de voir la mémoire effacée par d'abjectes stratégies politiciennes.

Il est évident que les griefs que l'on peut imputer au communisme sont nombreux. Mais ceci ne doit pas pour autant masquer le rôle moteur qu'ont joué ses partisans dans les progrès accomplis dans le domaine social et politique – pour peu que l'on ait l'honnêteté de se souvenir du quotidien des ouvriers et des paysans du tournant du XX^e siècle, notamment en Allemagne –, et aussi [12] dans la lutte contre le fascisme. Adam Scharrer a été l'un d'entre eux et il est inadmissible que ses ouvrages soient aujourd'hui inaccessibles, sinon chez quelques bouquinistes (voir www.zvab.com).

Adam Scharrer vit le jour le 13 juillet 1889 à Klein-Schwarzenlohe en Franconie, huit mois avant que l'empereur Guillaume II ne se débarrasse de l'encombrant Bismarck (18 mars 1890) et oriente son pays vers une politique qui ne pouvait que déboucher sur la guerre. En 1893, la famille déménage pour Speikern, un petit bourg du canton de Nuremberg.

Très exactement de la même génération qu'Adolf Hitler (né le 20 avril 1889) et Martin Heidegger (né le 26 septembre 1889), Adam Scharrer se distingue d'eux par une extraction extrêmement pauvre. Son géniteur n'était ni fonctionnaire des douanes, ni artisan tonnelier et sacristain de l'église paroissiale, mais berger communal, ce qui très vite conduira le jeune Adam à redouter la misère et à chercher par tous les moyens à y échapper.

Sa mère meurt en couches en 1894 et le père se remarie avec la sœur de la défunte qui mettra au monde quinze enfants. Parallèlement à l'école primaire, le petit garçon doit garder les oies.

Au terme de sa période d'apprentissage comme ajusteur-outilleur, vers 1905, il est fasciné par le mouvement d'émancipation de la jeunesse fondé en novembre [13] 1901 à Berlin-Steglitz par le lycéen Karl Fischer et qui, sous le nom d'*Oiseau migrateur* (*Wandervogel*), a contaminé toute l'Allemagne. Viennent alors les années de vagabondage qui le mènent en Autriche, en Suisse, sur les rivages de la Méditerranée, et durant lesquelles, par le biais de fréquentations plus ou moins interlopes, il se forge une solide personnalité dominée par l'anarchisme individualiste stirnérien.

Autour de 1909/1910, on le retrouve dans la région rhénane où il s'engage comme manœuvre dans la métallurgie, puis dans plusieurs ports d'Allemagne du nord où il travaille comme docker et dans la construction navale. C'est là qu'il découvre le syndicalisme et la lutte des classes. En 1915, il épouse à Hambourg Sophie Dorothea Berlin.

À la fin de la Première Guerre mondiale, durant laquelle il a combattu sur le front russe avant d'être promu, en raison de ses capacités techniques, mécanicien sur les premiers véhicules blindés à Essen, il adhère à la Ligue spartakiste puis, le 1^{er} janvier 1919, au Parti communiste d'Allemagne (KPD) créé par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg quinze jours avant que tous deux ne soient assassinés par les corps francs du capitaine Waldemar Pabst sur ordre du "chien sanguinaire" Gustav Noske, ministre social-démocrate des armées.

Mais très vite, il est dégoûté par les prises de position du nouveau secrétaire général de la KPD, Paul Levi, qui, lors de la conférence clandestine de Francfort en [14] août 1919, prône la participation aux élections parlementaires et le rejet de l'action syndicale comme relais de l'action révolutionnaire dans les entreprises.

Voilà pourquoi, en avril 1920, Scharrer rejoint le Parti communiste ouvrier d'Allemagne (KAPD), fraction dissidente gauchiste à laquelle il restera fidèle jusqu'en 1933. C'est du reste là – en écrivant des articles pour le *Journal ouvrier communiste (KAZ)* et la revue théorique *Le Proletaire (Proletarier)* –, qu'il se décidera, tout en gagnant sa vie plus ou moins régulièrement dans diverses entreprises, à devenir écrivain.

Paru simultanément à Berlin et Vienne en 1930, son premier roman, *Au Mépris de la Patrie (Vaterlandslose Gesellen, Agis-Verlag)*, se veut une "protestation à la lumière de sa propre expérience contre l'irresponsabilité de ceux qui provoquent délibérément la guerre" : sur le front, à l'hôpital de campagne, au cours de ses permissions et lors de réunions publiques, le métallo Hans Betzold croise des ouvriers, des paysans, des militaires de carrière, des patrons, des femmes de tous milieux. Cette vasque fresque, qui confronte le point de vue des différentes strates de la société sur la guerre, rend compte des espoirs – réels – de paix suscités par la révolution russe, les grèves, la formation des conseils de soldats et d'ouvriers, les efforts des spartakistes afin d'imposer une république soviétique contre la république bourgeoise des

socialistes Ebert et Scheidemann [15] qui, pour parvenir à leurs fins, n'hésitent pas faire appel aux anciennes forces impériales (cf. J. Droz, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 1994, chap. 5). D'un agencement passablement anarchique, cet ouvrage relève plus – il est vrai – du récit autobiographique que du genre romanesque proprement dit. Mais ceci n'enlève rien à la qualité du témoignage.

Après *Rupture avec mon Milieu : Carnet de Voyage d'un Ouvrier (Aus der Art geschlagen – Reisebericht eines Arbeiters)*, Scharrer publie *L'Imposture (Der große Betrug)*, Vienne et Berlin. Agis, 1931). Centré sur une famille prolétarienne berlinoise durant la crise des années 1921-1924, le roman est un violent réquisitoire contre les responsables de la SPD qui font le jeu de la droite conservatrice et trahissent les intérêts des couches laborieuses en dépit de leurs professions de foi démagogiques : en dépeignant les agissements d'Albert Buchner, un personnage d'un révoltant opportunisme, Scharrer vise à provoquer la légitime indignation de tous les exploités et miséreux, de toutes les petites gens que l'inflation a frappé de plein fouet, tout en les exhortant à ne pas se laisser séduire par les illusions propagées par l'extrême droite.

À l'arrivée de Hitler au pouvoir, Scharrer se sait menacé ; il se réfugie dans la clandestinité, puis émigré pour Prague, où il participe aux activités des éditions [16] communistes Malik qui, depuis l'incendie du Reichstag, sont établies dans le premier arrondissement, au 5 Konviktská. Fondée en mars 1917 par le célèbre graphiste John Hartfield (i.e. Helmut Herzfeld), et dirigée par son frère, Wieland Herzfelde – traducteur de H. Barbusse et Harriet Beecher-Stowe (*La Case de l'Oncle Tom*), mais aussi auteur d'essais sur la nécessité de développer une esthétique socialiste –, cette maison s'était assurée sa renommée en faisant connaître en Allemagne Upton Sinclair, Maxime Gorki, Léon Tolstoï, Ilia Ehrenbourg, et en lançant de nouveaux auteurs comme Theodor Plievier (*Les Matelots de l'Empereur*, 1930), Ludwig Turek (*Un Prolo raconte*, 1930), ou encore Ernst Ottwald, un romancier ami de B. Brecht, auteur dès 1932 d'une *Histoire du National-Socialisme*. À l'automne 1933, Scharrer y fait paraître *Les Taupes (Maulwürfe)*, chronique en 384 pages d'une famille paysanne franconienne et de son village, de la veille de la Grande Guerre à la proclamation de la loi

interdisant l'existence de tout autre parti politique que la NSDAP (14 juillet 1933). Basé sur une subtile alternance stylistique entre l'emploi de l'allemand classique pour tout ce qui touche à la description des lieux, des situations, du contexte historique, et une utilisation systématique du dialecte pour tous les dialogues, le livre nous propulse dans le quotidien d'une communauté campagnarde en butte aux tracasseries des hobereaux et des autorités, dès lors qu'elle manifeste le moindre mouvement d'humeur.

[17]

Rédigée durant les premières semaines de l'exil tchèque de Scharrer, la cinquième partie de l'ouvrage [pp. 316-384 de l'édition originale] – celle retenue pour le présent volume – nous montre cette petite collectivité happée par le national-socialisme : les "taupes" qui s'épuisaient jusqu'alors à travailler la glèbe, mais finissaient toujours par trouver des compensations à leur misère grâce à un esprit simple mais concret et solidaire, se voient désormais contraintes d'enterrer aussi leurs états d'âme, leurs critiques, leurs revendications légitimes, jusqu'à leur humour : la frustration est totale. Dans sa célèbre étude de 1936, *Fascisme et Grand Capital* (Paris, Maspero, 1971, p. 253 sq.), Daniel Guérin soulignera fort pertinemment : "Le triomphe du national-socialisme réduit de nouveau [les travailleurs agricoles] à la condition de serfs", notamment par le biais de la *Corporation nourricière du Reich* instaurée par la loi du 19 mars 1933 sous l'égide du *Führer de la paysannerie*, Walther Darré (cf. "Reichsnährstand", in T. Feral, *Le National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998). Avec le texte d'Adam Scharrer, nous en avons l'illustration à chaud, mieux même en simultané. Loin de ressortir du romanesque, ces soixante-huit pages constituent un document irremplaçable sur un sujet passablement occulté par l'hitlérologie. Comme se verra contraint de le reconnaître en 1940 un spécialiste nazi des questions agricoles, la petite paysannerie allemande connut durant ces années – [18] contrairement aux affirmations de la propagande – une misère noire ; si bien qu'une pauvre paysanne surmenée et désemparée ne savait plus s'il convenait de vendre la vache qu'elle possédait pour avoir quelques liquidités, ou de la garder pour avoir un peu de lait pour nourrir sa famille (cf. D. Schoenbaum, "Landwirtschaft im Dritten Reich", in *Die braune Révolution*, Munich, DTV, 1980, pp. 214 et 224). L'authenticité du propos de Scharrer ne fait donc aucun doute. Du reste, en juin 1935, la revue littéraire de

contre-propagande *Allemand pour Allemands (Deutsch für Deutsche)* – destinée à être diffusée clandestinement (*Tarnschrift*) sur le territoire du Reich sous une couverture usurpée de la petite bibliothèque Reclam (A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich, DTV, 1983, p. 225), et élaborée lors du Congrès international des écrivains antifascistes qui se tint à Paris du 21 au 25 juin à l'initiative d'Henri Barbusse, Romain Rolland et André Gide (cf. G. Badia *et al.*, *Les Bannis de Hitler*, Paris, EDI/PUV, 1984, p. 365 *sq.*) – en reproduira intégralement la dernière scène aux côtés de textes de B. Brecht, W. Bredel, F. Bruckner, L. Feuchtwanger, O. M. Graf, W. Langhoff, E. Ludwig, K. Mann, E. Toller, B. Uhse et F. Wolf (cf. A. Kantorowicz, *op. cit.*, pp. 125-230). Ultérieurement, le roman d'Adam Scharrer évoluera vers une trilogie avec *Le Berger de Rauhweiler*, focalisé sur l'époque de Guillaume II (*Der Hirt von Rauhweiler*, Moscou, 1942), et *Histoires villageoises d'un autre type (Dorfgeschichten einmal anders, [19] Berlin, 1948)*, un mémorial longuement mûri en exil qui rend hommage à la résistance paysanne à la démagogie nazie, depuis l'instauration du culte du "sang et du sol" (cf. *Blubo* in T. Feral, *Le Nationalisme : Vocabulaire et Chronologie*, *op. cit.*, pp. 27/28) jusqu'à la défaite de mai 1945 : le personnage du facteur Ignaz Zwinkerer, qui apporte des nouvelles sur les actes quotidiens du pouvoir totalitaire et la situation militaire dans la campagne où il distribue le courrier, est ici emblématique de tous ceux qui tentèrent de battre en brèche la mystique nazie, bien plus redoutable – trente ans plus tard, Horst Kruger l'a rappelé à propos du faubourg berlinois d'Eichkamp en s'appuyant sur l'exemple de ses propres parents qui "y crurent jusqu'au bout" – que la SS et la Gestapo (cf. H. Kruger, *Das zerbrochene Haus*, Hambourg, Hoffmann & Campe, 1976, chapitre 1).

Avant de rejoindre l'URSS dont il ne reviendra qu'en 1945 pour s'établir à Schwerin, en zone d'occupation soviétique où il occupera les fonctions de président de l'Association des victimes du régime nazi (VVN) et de la section littéraire de la Ligue pour la promotion de la culture (*Kulturbund*) du Mecklembourg, Scharrer livre sous forme d'un récit, *Les Paysans de Droit divin – Histoire d'un domaine héréditaire (Die Bauern von Gottes Gnaden – Geschichte eines Erbhofes)*, un violent pamphlet contre la loi du 29 septembre 1933 qui stipule que les exploitations rurales d'une superficie de 7,5 à [20] 125 hectares seront

désormais indivisibles, inaliénables, exonérées de l'impôt et exploitées par un propriétaire unique ayant fourni la preuve de sa pureté raciale et de son aptitude à gérer le bien en conformité avec l'idéologie nazie. Commentant cette loi, D. Guérin (*op. cit.*, p. 248 *sq.*) indiquait en substance : non seulement "le national-socialisme foule aux pieds ses promesses" et ne procède à aucun partage des terres, "mais sa politique trahit une tendance très nette à la reconstitution de la grande et moyenne propriété aux dépens des petits paysans." Et D. Schoenbaum d'expliquer (*op. cit.*, p. 201 *sq.*) que tout fut mis en œuvre pour préserver les privilèges des grands propriétaires, notamment des territoires à l'est de l'Elbe.

Le volume *Aventures d'un jeune Pâtre et autres Récits villageois* (*Abenteuer eines Hirtenjungen und andere Dorfgeschichten*) paraît à Moscou et Leningrad en 1935. Scharrer collabore alors à la revue *Littérature internationale* que Johannes R. Becher, futur ministre de la Culture de RDA, édite de la capitale de l'Union soviétique. Bien qu'objet d'une certaine méfiance de la part d'un grand nombre de communistes purs et durs en raison de son appartenance antérieure à la KAPD, il fait partie de l'Association de protection des écrivains allemands en exil (*Schutzverband deutscher Schriftsteller im Exil*), née durant l'été 1933 suite aux autodafés orchestrés par Goebbels le 10 mai (cf. A. Kantorowicz, [21] *op. cit.*, pp. 147-194), et participe en 1934 au Premier Congrès des Écrivains soviétiques (7 août – 1^{er} septembre), au terme duquel est adopté le mot d'ordre de réalisme socialiste (cf. H. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, Paris, PUF, 1970, pp. 79-93).

Écrivain énormément, il livre en 1939, outre le récit *Le Fermier du Krummhof* (*Der Krummhofbauer*), un essai théâtral (*Zäuners*) qui paraît dans *Littérature internationale*, et surtout le roman *La Famille Schuhmann* (*Famille Schuhmann*), dédié au prolétariat berlinois face à la crise économique et à la montée du nazisme. Suivront : de nombreux récits en russe ainsi qu'une pièce, *Le Champ de la Montagne noire* (*Der Acker auf dem schwarzen Berg*, Moscou et Leningrad, 1942) ; le récit *Biographie d'un Nazi* (*Biographie eines Nazis*, Moscou, 1943) ; les deux tomes du roman *Jeunes Années vagabondes* (*Wanderschaft*, Kiev, 1940 ; *In jungen Jahren*, Berlin, 1946).

Le 2 mars 1948, alors qu'il va sur ses cinquante-neuf ans, Adam Scharrer est terrassé par un infarctus. Il laisse un volumineux manuscrit de 626 pages : *L'Homme à la Balle dans le Dos (Der Mann mit der Kugel im Rücken)*. Son oeuvre complète, en huit volumes, sera publiée par le Aufbau-Verlag de Berlin-est entre 1961 et 1979. Aujourd'hui, sa mémoire est entretenue par l'Association pour la connaissance du patrimoine et de l'histoire de Neunkirchen am Sand, commune à une [22] vingtaine de kilomètres de Nuremberg à laquelle est désormais rattaché le bourg de Speikern où Scharrer vécut de quatre à seize ans.

Durant l'époque à laquelle vécut Adam Scharrer, c'est-à-dire du règne de Guillaume II à l'effondrement de l'Allemagne nazie, la littérature régionaliste – avec pour principal idéologue Adolf Bartels – fut dominée par le culte de l'enracinement dans la terre nourricière comme source des valeurs de la communauté nationale. Avec Gustav Frenssen, Hermann Burte, Friedrich Griese, Agnes Miegel, le paysan allemand fut érigé en gardien de la tradition populaire, en idéal de la pureté raciale, en héros de la lutte contre la dégénérescence (cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, et *Le Nazisme : une Culture ?*, Paris, L'Harmattan, 2001). On sait à quoi cela finit par aboutir.

Adam Scharrer sut non seulement résister à cette redoutable mythologisation : il consacra la majeure partie de son oeuvre à la démystifier. En ce sens, il reste une source précieuse de réflexion pour argumenter contre tous ceux qui seraient tentés de se fourvoyer dans un écologisme maladif et dans l'irrationalisme d'un soi-disant retour à l'harmonie avec le cosmos dont certains voudraient faire la religion du nouveau siècle. Comme l'enseignait Marx : "L'essence humaine n'est pas [23] une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux" ("*Thèses sur Feuerbach*", in [L'Idéologie allemande](#), Paris, Éditions sociales, 1974, p. 25). Adam Scharrer avait compris la leçon. À notre tour de la méditer afin d'apporter des réponses adéquates aux doctrines obscurantistes, toujours vivaces et toujours fatales à l'humanité.

[24]

[25]

Adam Scharrer

Des paysans franconiens
face au
national-socialisme

Extrait de Adam Scharrer

Les Taupes

Chapitre cinq

Adaptation française et notes de Thierry Feral

[26]

[27]

Adam Scharrer, *Les Taupes*

Éditions intégrales

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Prague, Malik Verlag, 1933, 384 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1945, 1^{re} édition en Allemagne, 279 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1946, 278 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1950, Bibliothek fortschrittlicher deutscher Schriftsteller, 369 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est et Leipzig, Verlag Volk und Wissen, 1950, 369 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1951, 331 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1953, 331 pages.

[28]

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1960, 336 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est, Aufbau Verlag, 1963, 344 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est et Leipzig, Volk und Wissen Verlag, 1970, 369 pages.

Maulwürfe - Ein deutscher Bauernroman, Berlin-est et Weimar, Aufbau Verlag, 1985, reprint de l'édition 1949, 279 pages.

[29]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

1.

[Retour à la table des matières](#)

Le gouvernement du Reich fixa la date des nouvelles élections parlementaires ¹, puis frappa d'interdiction l'ensemble de la presse qui lui était hostile. Le gouvernement bavarois agita la menace d'une proclamation de la monarchie si jamais le gouvernement du Reich se risquait à remettre en cause la souveraineté de la Bavière.

Le maire Hanfstengel fit installer un haut-parleur dans la salle de bal de l'auberge Krone et la salle fut chauffée sur les fonds communaux.

Beck et Wastl furent chargés de la proclamation orale des décisions adoptées par l'administration centrale, et Redner de les placarder sur le panneau officiel de la mairie.

il ne se passait pas un jour sans que la presse acquise au nouveau gouvernement ne diffusât des nouvelles à propos de stocks de dynamite et d'armes détenus par les communistes.

Le directeur des postes Schlesinger, l'inspecteur des eaux et forêts Schuldikum, ainsi que le maître serrurier [30] Engerling portaient l'uniforme des SA. Ils réunissaient leurs troupes pratiquement tous les soirs pour se rendre en rangs serrés à l'auberge et y écouter la retransmission du discours prononcé par un des membres du nouveau gouvernement. Il s'agissait fréquemment de discours publics et les spectateurs

¹ Nommé Chancelier par le président Hindenburg le 30 janvier 1933, Hitler obtient de lui le décret de dissolution du Parlement le 1er février. Les nouvelles élections sont fixées au 5 mars.

approuvaient l'orateur par des applaudissements et des hurlements assourdissants. Un jour qu'elle avait assisté à la réunion à l'auberge, Bärbel vint nous dire : "J'sais pas c'qu'on peut faire. L'type qu'a parlé, il est complètement dingue. En l'écoutant, on aurait dit qu'il avait la rage. À la fin, y s'est mis à croasser comme qu's'il était en train d'étrangler quelqu'un. Et les gens, y l'ont écouté comme à l'église, en croyant tout c'qu'y dégoisait. Et même qu'y z'y croiraient pas, y vot'ront quand même nazi par trouille, parc'qu'y pensent qu'si l'gouvernement il obtient pas la majorité, alors y front régner la terreur !"

Un camionnette du Parti populaire bavarois ² sillonna la région et distribua à la volée des tracts dénonçant le scandale des subventions accordées aux hobereaux des provinces orientales ³. L'assemblée générale prévue à Untergsees fut sabordée par les nationalistes. Tous les tracts furent récupérés et l'on en fit un feu de joie. Un ouvrier, affilié à un syndicat chrétien, fut tué ; trois autres participants furent sévèrement blessés.

Quelques jours plus tard, nous nous retrouvâmes chez Blechner. Du fait du retard dans le paiement de son loyer, Bertl ⁴ avait accumulé une dette d'intérêts qui [31] s'élevait à plus de huit cents marks. Trollner, qui avait rejoint le camp de la croix gammée, travaillait à la carrière et acquittait son loyer directement à la commune ; ce loyer était inférieur aux intérêts hypothécaires en cours. Par contre, lorsque Bertl sortirait de prison, sa maison serait devenue la propriété de la commune. Zapf ⁵

² *Bayerische Volkspartei (BVP)* : parti catholique fondé à Munich en novembre 1918 par scission des députés bavarois du Centre catholique (*Zentrum*). Dirigée par Heinrich Held (1868-1938), président du Conseil régional de Bavière, la BVP participe à la coalition weimarienne en 1922-1923 et de 1925 à 1932. Après avoir cherché à composer avec le régime nazi, notamment en approuvant la loi sur les pleins pouvoirs à Hitler du 23 mars 1933 (*Ermächtigungsgesetz*) la BVP prononce son autodissolution le 4 juillet 1933.

³ Programme d'aide budgétaire adopté le 31 mars 1931 afin de soutenir les agriculteurs des provinces orientales du Reich écrasés par les dettes. Censé profiter aux petites exploitations, il bénéficiera essentiellement aux grands propriétaires. Une commission d'enquête parlementaire révélera que le propre fils du président Hindenburg avait encaissé 500 000 marks pour lever les hypothèques qui grevaient le domaine paternel de Neudeck.

⁴ Membre du comité antifasciste du village, condamné à sept mois de prison.

⁵ Membre du comité antifasciste du village, a échappé à la prison parce que sa femme a été victime d'une crise cardiaque lors de son arrestation.

se rendit chez maître Rosen, mais celui-ci se déclara incompetent à intervenir tant que la commune n'entreprendrait aucune action judiciaire pour s'approprier la maison. Nous décidâmes que Habakuk ⁶ et Michel ⁷ porteraient l'affaire devant le conseil municipal. En fin de compte, la mairie fit procéder à l'évacuation du logement de Bertl et un nouvel occupant s'y installa. Les seules nouvelles que nous eussions de Hanni ⁸ venaient de sa mère. Elle lui avait rendu visite. Tout ce qu'on l'avait autorisée à lui remettre, c'était un bouquet de fleurs ; elle avait été sommée de remporter la saucisse et les pommes, Hanni l'avait consolée : "T'en fais donc pas, m'man, j'ai b'soin d'rien, la bouff'tance est bonne !"

Sa mère avait protesté : "Tu donnes pas c't'impression. T'as l'teint terreux comm' un vieux torchis, et sur l'visage et les mains, t'as la peau ridée comme un lézard."

"Tu t'fais des idées, m'man, avait rétorqué Hanni. Tu vois ça comme ça parc'qu'ici tout est terreux, les murs comme notre accoutrement. T'bile pas, pour sûr j'ai tout c'qui m'faut. Passe plutôt le bonjour aux copains et dis [32] leur qui faut pas qu'y s'fassent d'souci pour moi."

Adolf ⁹ était à l'infirmerie de la prison ; on lui avait éclissé le bras. Son père, qui était allé le voir, nous en voulait à mort : "Z'avez réussi à l'entraîner dans l'malheur. Maint'nant qu'il aura sûrement l'bras raide tout'sa vie, c'est pas utile d'continuer à l'emmerder. N's'rait-ce qu' parc'qu' j'm'en voudrais qu' les gens y pensent qu' j' suis d'votre côté. Foutez la paix à Adolf, y s'en portera qu'mieux !"

Zapf allait prendre la parole lorsque Babette entra comme une folle dans la pièce : "Y z'ont mis l'feu au Parlement à Berlin ¹⁰ !"

⁶ Membre du comité antifasciste du village, a échappé à la prison parce qu'il était gravement malade et alité lorsque la police est venue l'arrêter.

⁷ Membre du comité antifasciste du village, a échappé à la prison en raison de ses états de service lors de la guerre de 14-18.

⁸ Membre du comité antifasciste du village, condamné à six mois de prison, blessé à la tête lors des affrontements avec la police.

⁹ Membre du comité antifasciste du village, condamné à six mois de prison, a eu le bras brisé lors des affrontements avec la police.

¹⁰ Orchestré par les nazis durant la nuit du 27 au 28 février 1933, cet incendie criminel fut imputé au Parti communiste dont l'élimination était nécessaire au Parti nazi pour éviter, dans la perspective des élections du 5 mars, que ne se constitue un front populaire qui aurait pu lui être fatal, et afin de disposer

"Z'ont fait quoi ?"

"C'a été annoncé à la radio et y z'ont mis des affiches à la poste, à la place du marché et sur l'panneau d'la mairie. Le village, il est aux cent coups ; y veulent tous bouffer du communiste. Faudrait quand même pas pousser. Si vous êtes capable que d'tuer et d'foutre le feu, moi j'vous tire ma révérence. Vous respectez donc rien ?"

Nous restions assis là, pétrifiés. Au bout d'un moment, Bernhard gueula : "Ferme donc ta foutue gueule, la vieille, t'y pige que dalle !"

"Mêm' à coups d'pied dans l'derrière, t'm'empêch'ras pas d'dire c'qu' j'ai lu d'mes yeux ! Mêm' qu'y z'ont pris l'coupable en flagrant délit : un Hollandais ¹¹, qu'il est v'nu exprès pour ça en All'magne, et qu'c'est les social-démocrates qu'y l'ont aidé !"

[33]

Derrière ses lunettes bleutées, Bernhard esquissa un sourire moqueur : "Y a des gens comm' ça, répondit-il, malgré leur bonne vue, y voient pas plus loin qu'le bout d'leur nez !"

"Y z'écoutent sonner les cloches sans s'demander qui est l'sonneur, balança Michel ; qu'en All'magne y en ait qui s'laissent avoir par ça, ça montre comment l'pays il est pourri !" Michel se leva. Son visage devint tout cyanose. Sa respiration se fit difficile. Il dégrafa sa chemise et se mit à vaciller. Nous le mîmes sur le sofa et Käthe courut chercher ses gouttes pour le coeur : "Tu l'sais pourtant bien qu'y faut pas qu' tu t'énerves. Si ça continue comm' ces derniers temps, t'vas finir par y passer !"

Käthe épongea la sueur sur le front de Michel. Celui-ci but encore une gorgée d'eau et dit : "J'suis vraiment curieux d'savoir comment qu' ça s'est passé pour qu' l' Parlement y brûle en plein centre de Berlin, là où qu' ça grouille de poulets et qu'ou les pompiers y disposent d'bouches

d'une majorité des deux tiers des députés pour pouvoir modifier légalement la Constitution weimarienne afin d'établir la dictature.

¹¹ Il s'agit du chômeur Marinus van der Lubbe appréhendé dans le bâtiment en flammes et sur lequel on trouvera fort opportunément une cane du Parti communiste. Cf. T. Feral, *Justice et Nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 13-43, ainsi que T. Feral, *Le National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998.

d'incendie et d'eau en quantité. Comment qu' ça a pu s'faire, ça j'voudrais bien l'savoir avant d'casser ma pipe."

"Moi aussi, j'voudrais bien l'savoir", insista Zapf. L'malheur, c'est qu' les gens y croient tout c'qu'on leur débite. Si d'main la radio ou l'journal y z'annoncent qu' les Juifs ou les marxistes y z'ont téléphoné avec le diable, tout l'monde y va l'croire. Et si qu'on leur coupe les mains et les pieds et qu' après on les brûle vivants, [34] ce peuple d'abrutis ira raconter qu'on a exorcisé l'démon, et tous y remercieront Dieu d'les avoir sauvés. Dans c'pays, c'est loin d'êt" fini, les chasses aux sorcières, et surtout en Bavière" ¹².

"T'as raison, l'approuva Peter. Et y savent bien c'qu' y font ! L'peuple il avait commencé à ouvrir les yeux, mais ça a pas duré longtemps. Si ça avait continué, il aurait compris qu' s'y crève de faim, c'est parc'qu' les têtes de lard au gouvern'ment, c'qui les intéresse c'est pas la détresse du peuple ¹³, c'est d'exploiter l'peuple. Et quand c'est leur pognon et leur existence de rois fainéants qu'est en jeu, y voient rouge et y reculent devant aucun moyen. Mais c'est just'ment parc'qu' y utilisent des moyens d'salopards qu' c'est la preuve qu' y chient dans leur froc qu' le peuple y s'éveille et y s'mette à lutter pour faire la conquête de la terre d'ses ancêtres jusqu'à c'qu' cett' terre lui appartienne, et qu'il apprenne enfin aux exploiters, comm' dit la Bible, que c'lut qui travaille point, il a point b'soin d'manger" ¹⁴.

Dehors, le chien se mit à aboyer. Michel avança jusque sur le seuil. C'était Hans, mon beau-fils : "C'est la mère qui m'envoie. El' veut savoir qu'est-ce tu traînes encor'à c't'heure, p'pa. Ell'a la frousse."

"La frousse ?, dit Bernhard ; t'es plus un gamin, Hans, et t'sauras bien défendre ta mère s'y faut !"

"Vous savez pas c'qu' est arrivé à Mittenberg ?", demanda Hans.

¹² À ce propos, voir F. Spee von Langenfeld, *Allemagne 1631 : un Confesseur de Sorcières parle*, traduction et introduction par Olivier Maurel, Paris, L'Harmattan 2000.

¹³ On sait que la loi sur les pleins pouvoirs à Hitler (Ermächtigungsgesetz) du 23 mars 1933 se présentera officiellement et très démagogiquement comme une "Loi de remédiation à la détresse du peuple et du Reich".

¹⁴ B. Brecht réutilisera la formule en conclusion du *Cercle de Craie caucasien*, à savoir – en substance – que la terre doit appartenir à ceux qui la cultivent.

[35]

"À Mittenberg ? Dis voir !"

"Y z'ont assassiné l'maire"

"Le père Fassauer ?"

"Ouais ! Même qu'y l'ont flingue à travers sa fnêtre ! Dans la journée, les nazis y z'étaient allés chez lui et y z'ont voulu l'forcer à mettre l'drapeau à croix gammée sur sa maison. Lui y s'est mis à gueuler. Ses gars sont v'nus et y z'ont botté l'cul aux nazis. À la tombée d'la nuit, y sont rev'nus, et y l'ont flingué à travers sa fnêtre pendant qu'il écrivait à son bureau."

"Comment qu'ça s'est su ?"

"Le père Habakuk allait pas bien, alors Lene ell' a app'lé l' docteur au téléphone pour qu'y vienne d'urgence. Y rev'nait tout juste de Mittenberg et c'est lui qui l'a raconté !"

Dans la pièce, le vieux coucou se mit à cliqueter et cacarda onze heures.

Peter se dressa et prit sa canne : "L'pauv' père Fassauer ! Si maint'nant on peut s'fatre flinguer comm'un chien galeux sans qu' les coupables y soient punis, camarades, y a plus d'mots pour dire c'qu'on ressent. Tout c'qu'y a à faire, c'est d'être sur l'qui-vive pour prendre ces salauds d'vitesse avant qu'y chargent leurs fusils. Bon, y faut qu' j'y aille. La femme et les gamins m'attendent."

Avant qu'il ne s'en aille, je lui demandai encore : "T'as combien d'gars sûrs avec toi là-bas à Hohensprung ?"

[36]

"Six ou sept sur qui qu' j'peux vraiment compter. Mais l'problème, c'est qu'on habite tous foutrement loin les uns des autres, et qu' personne y peut mettre l'nez dehors sans qu' tout'd'suite tout l'village y soit au courant. Si ça continue, chacun y pourra plus compter qu' sur lui-même. Moi, y m'ont foutu la paix jusqu'à maint' nant parc'qu' y savent qu' si y s'attaquent à moi, y sont sûrs qu'y crèv'ront en même temps. Allez, bonn'nuit les gars ! Et faites gaffe à vos abattis !"

Michel fit sortir Peter par la porte de l'étable. Peter traversa le verger puis prit par l'étroite passerelle qui enjambait le ruisseau.

Nous décidâmes aussi de rentrer. En chemin, je poursuivis la conversation avec Zapf : "Incroyable que ça bouge pas à Berlin et dans les autr' villes. J'peux pas comprendre comment qu' les travailleurs y s'lais-sent bouffer sans réagir. T'en as parlé avec Ignatz ?"

"Ouais, on en a parlé ! répondit Zapf ; même que j'crois qu' tout c'qu'il a dit est vrai. Les gens, qu'il a dit, y z'en ont eu plein l'cul du gouvern'ment d'la République. Tout c'qui les intéresse, c'est d'avoir un emploi et qu'on leur assure leurs retraites. Pendant d'longues années, les socialistes y z'ont tanné l'peuple pour l'persuader qu'y z'étaient mieux capables d'gouverner qu' le parti de l'empereur Guillaume ¹⁵. Et maint'nant le parti de l'empereur Guillaume y s'radine et y demande aux gens si final'ment c'était pas mieux avant. Et les gens y sont pas assez informés pour piger qu' c'est l'économie [37] capitaliste qu'est coupable, qu' si des millions d'ouvriers y sont sans boulot et crèvent de faim, c'est qu' le monde entier pullule d'entreprises et qu'on produit trop. Et comm' les capitalistes y savent plus quoi faire, y font feu d' tout bois et y z'arnaquent le peuple en lui promettant qu'y vont restaurer l'Empire. Et

¹⁵ Il s'agit du Parti national-populiste allemand (DNVP), allié au Parti national-socialiste (NSDAP) depuis la constitution du Front de Harzburg (11 octobre 1931), et qui participera au premier cabinet formé par Hitler, dit "de concentration nationale" (*Kabinett der nationalen Konzentration*). Jusqu'au 27 juin 1933, où Hugenberg sera renvoyé et où la DNVP prononcera son autodissolution, beaucoup d'Allemands penseront que l'arrivée de Hitler au pouvoir était un tremplin vers la restauration de la monarchie, d'autant que le "Kroort-prinz", le fils de l'empereur Guillaume II en exil à Doorn en Hollande, s'affichait alors régulièrement en compagnie du Führer.

comm' les Severing et les Braun ¹⁶ y z'ont quitté l'navire comm' des rats pouilleux, y z'ont eu vite fait d'en tirer la l'con qu'ceux qui s'contentent d'hurler à la justice et à la démocratie sans jamais agir, y sont pas bien dang'reux. Et pour c'qu' est du peuple, y pense lui que c'lui qu'a été élu pour défendre la Constitution et y a prêté serment, mais qui s'laisse foutre dehors par un p'tit sous-lieut'nant avec que'ques hommes, c'est qu'y s' sent pas la conscience tranquille ou qu'alors c'est une putain de couille molle. Comment qu' les gens y pourraient bien garder confiance dans un parti qu' accept' d's'faire virer sans aucune résistance ?"

"Mais pourquoi qu' les communistes eux y z'agissent pas ?"

"D'ça aussi on en a causé, poursuivit Zapf ; sans l' soutien des travailleurs et des syndicats ¹⁷, qu'est-ce qu' tu veux faire ? C'est pour ça qu' les communistes y z'ont toujours app'lé à l'unité d'action et à virer les dirigeants social-démocrates ¹⁸. Mais les dirigeants social-

¹⁶ Le social-démocrate Cari Severing – connu pour avoir durement réprimé les manifestations ouvrières de la Ruhr en 1919/1920, puis ministre de l'Intérieur du Reich de 1928 à 1930 – gouvernait depuis 1930 la Prusse aux côtés de son acolyte, le social-démocrate Otto Braun, qui assurait la présidence de cette région depuis 1920. Aux élections régionales du 24 avril 1932, ils perdirent la majorité mais restèrent au pouvoir jusqu'à ce que le chancelier Franz von Papen, partisan d'un régime dictatorial, les contraignent à démissionner par le coup de force du 20 juillet 1932. Tous deux se retirèrent alors définitivement de la scène politique.

¹⁷ En 1932, la SPD, Parti social-démocrate, était le parti politique le plus puissant d'Allemagne ; elle comptait plus d'un million d'adhérents et obtenait aux élections des scores toujours supérieurs à 20%. Elle contrôlait la Confédération générale des syndicats allemands (ADGB) qui avait en 1931 environ 4 600 000 membres. Sur l'attitude mollassonne des dirigeants de la SPD face à la montée du nazisme, on lira avec profit la pièce de Ödön von Horváth, *La Nuit italienne*, dont la première eut lieu à Berlin le 20 mars 1931.

¹⁸ On sait qu'à la nomination de Hitler comme Chancelier, tous les appels adressés par le PC à la direction de la SPD et de l'ADGB pour déclencher la grève générale se sont heurtés à une fin de non-recevoir. Le 31 janvier 1933, Rudolf Breitscheid appelait les militants social-démocrates à tolérer le nouveau gouvernement tant qu'il ne violerait pas la Constitution, tandis qu'Otto Wels les incitait à attendre patiemment les élections avant d'agir (Cf. K. Mammach, *Die deutsche antifaschistische Widerstandsbewegung 1933-1939*, Berlin-est, Dietz Verlag, 1974 ; l'ouvrage écrit par un historien de RDA doit bien sûr être nuancé pour certaines analyses, mais il fournit une précieuse matière documentaire). Toutefois, on rappellera toujours que Breitscheid (livré en décembre 1941 à la Gestapo par le gouvernement de Vichy) et Wels (discours

démocrates y z'ont tenu les travailleurs en bride pour laisser l'soin au parti d'empereur Guillaume d'éliminer les communistes dans tout l'pays. L'incendie du Parlement, [38] c'est l'signe qu' l'opération ell'a commencé ¹⁹. Y dit l'Ignatz que parc'qu' la classe ouvrière ell'a abandonné son idéal, déjà pendant la guerre et puis en 1918 ²⁰, el' va

contre Hitler à la séance parlementaire du 23 mars 1933) eurent ultérieurement une attitude irréprochable quant à leur engagement anti-nazi.

¹⁹ On appréciera ici la lucidité de Scharrer. On se souvient en effet qu'à la séance parlementaire du 23 mars 1933, dans sa réponse à Otto Wels qui venait d'évoquer les camps de concentration (Dachau avait été officiellement inauguré la veille), H. Goering proclamera : "À vous il n'est rien arrivé [...]. Par contre à l'époque [i.e. l'incendie du Reichstag, T.F.] où certains députés ont été mis en détention préventive [i.e. les communistes, T.F.], vous m'avez remercié de les envoyer en détention préventive" (cf. *Aufstand des Gewissens*, documentation sonore, disque 33 t., Ariola-Athena, 71116 KW, 1961). Ceci tendrait à prouver que la SPD n'avait eu aucun scrupule à ce que l'on élimine les communistes dès lors qu'on lui permettrait de faire figure d'opposition légale. C'était bien mal apprécier la stratégie des nazis (cf. T. Feral, *Le National-Socialisme. Approche didactique*, Paris, Ellipses, 1999, p. 77 sq. et 83 sq.).

²⁰ Sur la SPD dans l'Union sacrée (Burgfrieden) et contre tout radicalisme révolutionnaire, on se reportera à O.K. Fechtheim, *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972, chap. 1, ainsi qu'à J. M. Argelès et G. Badia, *République de Weimar – Troisième Reich*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1987, chap. 1. Voir aussi de Heinrich Mann, le roman *Le Sujet de l'Empereur* (1918) où la SPD est représentée par Napoléon Fischer, ainsi que le remarquable texte beaucoup moins connu, *L'Itinéraire des Travailleurs allemands* (1936), qui débute par ce passage dont on savourera l'ironie mordante : "J'ai été précocement frappé par l'hostilité certaine que les social-démocrates allemands éprouvent à l'égard de la révolution. Après sa défaite militaire, l'Allemagne serait vraisemblablement restée une monarchie ou un ensemble de monarchies s'il n'avait tenu qu'à eux. Ils en auraient même accepté l'administration. En vérité, en 1918, on en était au point où c'étaient les dirigeants syndicaux qui administraient l'Allemagne. Les autorités impériales, sans aucun esprit pratique et dépassées, n'auraient jamais pu assurer les besoins matériels de la population ni entretenir son moral durant ces quatre années de guerre. Ces autorités surannées n'avaient cessé d'associer les syndicats à la gestion des affaires de l'État et la leur abandonnèrent complètement en 1918. Les social-démocrates furent grandement surpris de se voir soudainement en charge du pouvoir. Que peut-on faire du pouvoir dans de telles circonstances ? Rien de bien révolutionnaire ! En cette fin de guerre, l'industrie allemande était au plus bas et du point de vue des social-démocrates il était impensable de la socialiser. Peut-être considérèrent-ils qu'il était de leur devoir d'abattre la gauche radicale justement parce que ces "Spartakistes"

maint'nant prendre de sacrés coups par la gueule si qu' ell" réagit pas dare-dare. Et nous avec, parc'qu' nous, sans l'appui d'la classe ouvrière, on est foutus. Et des coups sur la gueule, qu'y dit l'Ignatz, on va en prendre jusqu'à c'qu' on ait pigé c'qu' on est v'nu foutr' sur cett' terre."

Nous arrivâmes au pont près de l'auberge Krone. Par les fenêtres de l'étage grand ouvertes déferlait un effarant vacarme : une marche militaire tonitruante sortait du haut-parleur ; un orateur aboya un discours et tous se mirent à hurler : "Sieg - Heil ! Sieg - Heil ! Sieg -Heil !"

et futurs communistes auraient eux vraiment socialisé. C'est de là que surgit la célèbre discorde entre les deux tendances du socialisme."

[39]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

2.

[Retour à la table des matières](#)

Bärbel avait vidé la commode ; La table était couverte de journaux, de brochures, de tracts et de lettres.

"Qu'est-ce t'es donc en train d'faire, Bärbel", lui demandai-je, pourquoi qu'tu vas pas t'coucher ?"

"Pas question qu'j'me couche tant qu¹ toute cett" salop'rie s'ra dans la maison !"

"Quell" mouche t'a donc piquée, vieille folle ?", essayai-je de plaisanter en m'asseyant près d'elle.

Mais Bärbel n'avait pas le coeur à la plaisanterie : "Rigol' pas avec ça, Schorsch !"

Elle avait rendu visite à Habakuk : "Faut qu' t'ailles l'voir d'main, qu'il a dit. Y veut savoir c'que vous avez décidé. Il a été obligé de garder l'lit, mais il a pas arrêté d'écouter la radio. Quand il a appris c'qu' est arrivé au Parlement et puis après au père Fassauer, et aussi qu' dans tout l'pays y fouillent les maisons, ça lui a coupé la chique et il a pris l'teint tout cireux. Le docteur y lui a fait une piqûre, mais nous on a bien cru qu'il avait passé l'arme à gauche. Et puis lvlà-t'y pas qu'il ouvre les yeux et donne l'ordre de virer d'la baraque [40] tout c'qu' est compromettant."

Nous entassâmes les documents dans une vieille panier que j'allai cacher dans le pigeonnier. Le lendemain matin, je l'enterrai sous le sol de la cabane de la cerisaie.

Lorsque je débarquai chez Habakuk, il fumait sa pipe près de la fenêtre.

"Vlà qui fait plaisir, lui dis-je, si t'as goût à la pipe, c'est bon signe."

"Y a pas un jour qui r'ssemble à l'autre, déclara Habakuk ; avec ces foutus calculs biliaires, y a des fois où qu'j'souffre l'martyre, même qu' j'en perds complèt'ment la boule. Et quand qu' le temps y vire au mauvais, j'ressens d'ces putains d'piques dans les côtes qu' j'me d'mande si j'vais pas d'v'nir dingue. Et quand qu'en plus y t'arrive par la gueule des nouvelles comme hier, y a d'quoi coucher raide l'plus dru d'nous tous, bordel de merde !"

Wastl entra. Il apportait la convocation pour la prochaine réunion du conseil municipal. Habakuk s'intéressa immédiatement à l'ordre du jour.

"Alors Wastl, quoi d'nouveau ?", demandai-je.

Wastl posa la main sur la poignée de la porte pour la maintenir fermée. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, et finit par lancer : "À Mittenberg c'matin, les gendarmes y z'ont arrêté l'Karl Pfeifer et deux autr' gars !"

"Pourquoi ça qu'on les a arrêtés ?"

"À cause qu' l'maire il a été flingue, pardi !"

[41]

"Mais nom de Dieu y sont pas nazis !", s'insurgea Habakuk.

"C'est bien là l'problème. Les nazis y z'étaient avec les gendarmes pour l'arrestation !"

Dès que Wastl s'en fut allé, Habakuk se leva ; sa main osseuse tremblait sur sa canne. Raide comme un piquet, il se mit à déambuler dans la pièce, puis restant planté devant moi, il me fixa droit dans les yeux : "Jusqu'à quand qu'on va accepter tout ça sans rien dire ? J'ai entendu c'qu'y z'ont annoncé à la radio sur l'incendie du Parlement. Un communiste hollandais s'est introduit dans l'bâtiment en s'mêlant aux gens qui z'entrent et qui sortent, qu'y z'ont dit. Y avait d'la police partout, dedans comme dehors, et la police là-bas el' rigole pas d'puis qu' c'est l'Goering qu'est l'président du Conseil régional de la Prusse. Et pourtant v'là l'communiste qui tranquillou allume ses p'tits feux dans tous les coins et recoins où qu'il a envie, et personne y voit rien. Il est mêm' tell'ment

fort c'communiste, qu' ça a même pas fait d'fumée. Et quand qu' le feu il a été bien vigoureux partout, l'communiste il est resté dans l'bâtiment, en plein au milieu des flammes, à moitié nu. Et lorsqu' la police ell' arrive enfin, l'v'là-t-y pas qui court vers les agents en brandissant son pass'port. J'ai beau t'la retourner dans tous les sens, c't'historie, j'aboutis toujours à la mêm' conclusion : l'incendiaire, il a fallu qu'y soit aidé par pas mal d'gars rud'ment doués pour réussir son coup comme ça ²¹. En tout cas, j'suis bien [42] décidé à ouvrir ma gueule, même s'y m'réduisent en bouillie !"

Je me rendis ensuite chez Schrader afin de m'informer s'il était toujours disposé à maintenir sa candidature comme maire. "Si t'm'avais posé la question la s'maine dernier', me répondit Schrader, j't'aurais dit oui. Mais aujourd'hui, ça mérite réflexion !"

"T'vas quand même pas changer d'idée maint'nant. C'est just'ment aujourd'hui qu'c'est important d's'battre pour ses opinions !"

"C'est sûr qu'on peut penser ça si t'regardes pas plus loin qu'le bout d'ton nez. Mais si qu' t'étudies la chose d'plus près, c'est comm" si qu'une digue ell' a rompu. Au début ça laisse pas passer beaucoup d'eau et on s'précipite pour colmater la brèche avec d'la caillasse et des tomb'reaux d'terre ; tu t'trempe les pattes et t'es couvert d'boue, mais tu t'en fous si qu'la fuite ell' est bouchée. Mais quand qu'ça tourne à l'inondation, alors là toi aussi t'es emporté par l'courant et tu bois l'bouillon pour des nèfles. C'est là qu'on en est aujourd'hui au village. L'eau qui nous submerge, c'est un flot qu'vient d'très loin et qu'entraîne tout sur son passage. Tout c'qu'y reste à faire, c'est d'jouer des flûtes avant d'être foutu !"

"Ouais, mais si, comm" qui dirait, c'est tout l'monde qui s'y met pour réparer la digue et arrêter l'inondation, p't'être bien qu'ça évit'rait pas mal de misères !"

²¹ Au début des années 1970, une commission d'enquête du Comité européen pour la recherche scientifique des origines et des conséquences de la Seconde Guerre mondiale – composée d'historiens, de juristes, de politologues, de criminalistes et de spécialistes des sciences physiques – a établi la vérité sur ce qui s'était réellement passé. La culpabilité des nazis ne fait désormais aucun doute. Cf. W. Hofer *et al.*, *Der Reichstagsbrand. Eine wissenschaftliche Dokumentation*, Berlin, Arani, 1972.

Schrader secoua la tête : "Tout'ma vie j'ai pensé qu' [43] c'lui qui a une fonction officielle, y doit l'exercer avec honnêteté et dans l'respect des lois. Mais ça c'est terminé d'puis qu' les autres là-haut en Prusse y font tout c'qu' y veulent sans s'occuper d'c'qu' est légal ou pas. Comm' qui dirait, on a maintenant l'bolchevisme dans tout" son horreur, simplement qu' c'est du bolchevisme de droite ²² !"

"Du bolchevisme de droite ?"

"C'est comm' j't'le dis !"

Et Schrader se mit à m'expliquer comment il en était arrivé à une telle conclusion : il était un tout jeune paysan lorsqu'il avait repris sa ferme sans aucune hypothèque. Son frère cadet, quinze ans de moins que lui, était mort au front en 1914. Après le décès de l'épouse de celui-ci, dix ans plus tard, Schrader avait hérité de leur ferme. Comme son fils aîné avait été tué en France et qu'il était impossible que son cadet Hans, d'une santé extrêmement fragile depuis son enfance, assume les lourdes charges d'une exploitation, Schrader avait vendu la ferme de son frère en 1925. Mais l'argent de la transaction était à présent "gelé" par saisie conservatoire. Il était inconcevable de trouver une banque ou un particulier disposés à débloquer des liquidités dès lors qu'une propriété se trouvait frappée d'hypothèque. Lorsque la coopérative laitière d'Albrechtstegen avait été mise en service, il était devenu évident que la petite laiterie que gérait la femme de Franz serait incapable de faire face à cette concurrence. La coopérative était [44] beaucoup plus performante et progressivement la majorité des gros paysans avait eu recours à ses services. Franz, lui, était installé comme tailleur et son atelier ne marchait pas trop mal. Mais voilà qu'après sa dernière grippe, il avait mis de longues semaines à se retaper et il avait de plus en plus de difficultés à respirer. La radiographie prescrite par le médecin avait révélé une large tache sombre au poumon gauche. Le droit était comme terni, tout parsemé de petites macules. Hans avait la tuberculose, et il n'en était plus au stade initial. Un séjour immédiat en sanatorium était indispensable. Renoncer à la laiterie ; laisser tomber l'atelier de tailleur ; Schrader et sa femme qui allaient sur leurs soixante-dix ans et

²² Sur la confusion qui a pu exister dans certains esprits entre national-socialisme et bolchevisme, voir J. P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, ainsi que L. Dupeux *et al.*, *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992.

étaient tellement délabrés qu'ils ne pouvaient pratiquement plus grimper sur la colline derrière la maison ; le valet et la goton ²³ qu'il fallait payer sur les maigres revenus des cultures : "MênV avec vingt heures d'labeur par jour, j'y arriv'rais point !, s'égosilla brusquement Schrader ; à l'âge qu'j'ai, j'peux quand même point fair' l'valet et la femme du Hans jouer à la bonniche si qu'c'est, comme qui dirait, pour finir par prendre une hypothèque. P't'êtr' mêm' qu'on m' l'accor-d'rait point vu qu'les gens d'argent y font rien si qu'y a point d'intérêts à engranger. Et tout ça, boudiou, c'est à cause du bolchevisme, y avait qu'cà pour nous foutr' dans un' pareil !' panade ! C'est ça qu'il a voulu l'Brüning ²⁴ quand qu'il a tiré d'leur faillite les faignasses d'hob'reaux d'la Prusse orientale et occidentale en leur [45] rach'tant leurs terres à prix d'or pour les redistribuer à des p'tits exploitants rudes à l'ouvrage. À prix d'or, mon gars, qu'j'te dis ! Mais malgré ça les hob'reaux y s'en sont allés gémiarder auprès du Hindenburg, et même qu'le Président, tout l'mond' y sait ça, il a traité l'Brüning d'bolchévique. Et qu' c'est même pour ça qu'le père Brüning il a été viré. Les hob'reaux, c'était évident pour eux qu'y s'fissent engraisser par l'État, et c'est pour ça qu'aujourd'hui y sont au gouvernement et qu'y prennent eux-mêmes c'qu'y z'ont envie pendant qu' les honnêtes paysans y sont sur les rotules, sans un rond ²⁵. Et

²³ Diminutif de Margoton ou Marguerite (en Allemagne Gretchen) désignant une servante de ferme (cf. Dictionnaire *Littré* de la langue française).

²⁴ Heinrich Brüning, Chancelier du 30 mars 1930 au 30 mai 1932. Cherchant à consolider le budget de l'État et à mettre un terme au paiement des réparations imposées par Versailles, il gouvernera par décrets-lois et précipitera l'Allemagne dans une misère sans précédent, diminuant les salaires et prestations sociales, augmentant l'impôt, alors que dans le même temps il accordait de nombreux avantages aux industriels et aux agrariens. Mais ceux-ci faisaient le forcing pour en obtenir toujours plus et finirent par persuader le président Hindenburg de se débarrasser de lui. Dans le célèbre "gouvernement des barons" de Franz von Papen, qui succéda à Brüning, on trouvera notamment à l'Économie et au Travail Hermann Warmbold, membre du conseil d'administration de l'*IG Farben*, et à l'Intérieur Wilhelm von Gayl, représentants direct des hobereaux prussiens, dont l'action auprès de Hindenburg avait été décisive dans le renvoi de Brüning.

²⁵ Au sein du "Front de Harzburg" – coalition formée le 11 octobre 1931 à Bad Harzburg entre le Parti nazi, le Parti national-populiste (*DNVP*) de Hugenberg, ainsi que les autres formations nationalistes hostiles à la République, et qui constituera le premier cabinet Hitler du 30 janvier au 27 juin 1933 –, on trouvait par exemple : les membres du Comité directeur du *Reichslandbund*,

maint'nant, les v'là qui z'excitent la populace et qui promettent la lune pour qu'on leur confie l'pouvoir total dans tous les États qu' compte l'Allemagne. C'est l'rè-gne d'la violence et nos droits y z'existent plus. On en est au point qu'les gens y z'ont la trouille de s'parler entre eux. Même si qu'on est d'un autre avis qu'le pouvoir, y a rien d'autr' à faire qu'à fermer sa gueule si tu veux pas t'faire bousiller. J'm'en vais démissionner du conseil municipal. Pour la prochaine séance, j'leur fais passer un courrier."

En tant que responsable à l'hébergement en perspective de la "Journée allemande"²⁶, Beck fit du porte à porte dans tout le village. Il alla chez Franz Kempfer. Depuis l'expropriation de sa ferme, celui-ci logeait dans un ancienne cabane de berger, et on lui avait fait miroiter une place comme employé municipal.

la plus importante association de propriétaires fonciers d'Allemagne ; des financiers et des industriels comme Schacht, Thyssen, Blohm ; et aussi deux fils de l'Empereur en exil. Dans le "Cercle Keppler" (plus tard "Cercle des amis de Himmler"), crée en juin 1932 par le fabricant de produits chimiques Wilhelm Keppler qui occupera de hautes fonctions économiques sous le troisième Reich, on trouvera des responsables de chez Siemens, Borsig, Bosch, IG Farben, de la Lloyd, de la Banque d'Allemagne, de la Banque de Dresde, etc. Quand au Parti nazi lui-même, il ne se composait en 1935 que de 5,1% de militants d'origine ouvrière et que de 12% de militants d'origine paysanne. La même remarque vaut pour "l'Ordre noir SS", dont le noyau dirigeant comptait énormément de nobles et de fils d'industriels.

²⁶ Se déroulant traditionnellement chaque année le 2 septembre, la *Journée allemande* était l'occasion pour les organisations nationalistes de commémorer la victoire de Sedan sur Napoléon III en 1870, laquelle avait permis à Bismarck de réaliser l'unité allemande et de fonder le deuxième Reich. Si l'expression a été ici mise systématiquement entre guillemets par Scharrer, c'est que, en fait, il s'agit d'une récupération du nom de la fête par les nazis et leurs alliés DNVP pour faire, à la veille des élections du 5 mars, une démonstration de force signifiant à la population la fin de la République et "l'éveil" (*Erwachen*) du troisième Reich. Celui-ci sera solennellement institutionnalisé à l'occasion de la rentrée parlementaire du 21 mars par la fameuse *Journée de Potsdam* (*Tag von Potsdam*) à laquelle participeront le président Hindenburg, le prince héritier Guillaume de Hohenzollern, l'armée, le clergé et des représentants du corps diplomatique.

[46]

"Tu peux loger combien d'personnes ?"

"Comment tu veux qu'j'héberge quelqu'un, lui répondit Franz, on a déjà rien à bouffer pour nous !"

"Ouais, mais t'as bien d'la place pour coucher !"

"Y a bien assez d'place ailleurs au village sans qu'tu viennes nous enquiquer !"

"P't'être bien qu'oui, p't'être bien qu'non, Franz ! Mais t'aurais, comme qui dirait, tout intérêt à fair' preuve d'bonne volonté. C'est tout à ton avantage si tu montres aux gens du village qu' tu sais t'adapter aux temps nouveaux !"

Notre Franz est assis à sa table ; il a croisé les bras dessus. Face à lui, un Beck botté de neuf, la chemise brune ornée d'un brassard à croix gammée. Et notre Franz est conscient que ce type est en train de se foutre joyeusement de sa gueule. Et il n'ignore pas qu'il ne deviendra jamais employé municipal. Les édiles de Steinernlaibach ne sont pas près de lui pardonner d'avoir provoqué une émeute lors de la vente aux enchères de sa ferme et d'avoir déballé devant le tribunal tout ce qu'il avait sur le coeur.

Les dents de notre Franz se mettent à grincer ; le voilà qui toise Beck et se lève lourdement. Lucie se pend à son bras dressé et crie : "Franz, j't'en supplie, aggrave pas la situation !"

Franz la repousse sans rien dire, se dirige vers la porte, l'ouvre et siffle : "Dehors !"

Effrayé, Beck ne demande pas son reste. "Tant qu'ici [47] ça s'ra encor' chez moi, lui jette Franz, t'avise point d'franchir l'seuil, sinon ça voudra barder !"

Wastl reçut de Schuldikum l'ordre de placer un superbe drapeau à croix gammée à la fenêtre de l'étage auquel logeait la mère Lösch. Wastl retourna le voir pour lui annoncer que la vieille refusait tout net qu'on place le drapeau chez elle. Chez Wastl, la pièce en façade n'avait pas de fenêtre. Alors Beck se chargea personnellement de l'affaire et expliqua que c'était le maire qui avait décidé que ce drapeau devait être placé sur le pignon de la maison. Sous le toit, à côté de la mère Lösch, logeait Plötzner, un ouvrier briquetier : "Qu'c'est pour sûr une erreur, ironisa-t-

il dès lors que Beck lui eût exposé sa requête ; un objet aussi sacré, ça peut point être confié à un sous-homme. Tu m'f'ras point croire qu' nos élus y z'ont aussi peu d'bon sens, Beck. Mèm' qu' j'suis prêt à t'faire l'pari qu' l'idée ell' vient d'toi !" Quant à Görg, le cordonnier, il rajouta : "Ton drapeau, t'as qu'à t'le mettre sur ta propr' bicoque puisqu' t'as l'air d'y t'nir !"

Mais Beck ne désarma pas. Il se rendit en personne chez la mère Lösch. Celle-ci percevait de la commune un demi-litre de lait par jour, cinq kilos de patates et une miche de pain par semaine, ainsi qu'une aide financière de trois marks par mois. Elle était autorisée à ramasser du bois de chauffage dans la forêt domaniale. Afin que les nécessiteux de la commune puissent fêter dignement la "Journée allemande", on avait exceptionnellement [48] prévu de leur concéder une allocation supplémentaire. Comment le refus de la mère Lösch de mettre un drapeau à sa fenêtre, en soi une bien modeste exigence, serait-il perçu par les édiles ?, argumenta sournoisement Beck. Il en avait déjà parlé à Wastl et celui-ci pensait qu'il était effectivement indispensable de pavoiser la maison.

"J'm'en vais en causer avec lui dès qu'y s'ra là !, rétorqua la mère Lösch, mais j'veux point d'histoires avec les autres occupants. C'est pour ça qu'y faut aussi qu'en cause avec le Plötzer, le Görg, et aussi avec la mère Drechsler. J'veux point d'chicaneries à cause d'un drapeau !"

Et tandis que Beck se mettait à cogiter sur la façon dont il allait fournir au maire la preuve de sa bonne volonté tout en dénigrant Wastl pour son manque de zèle à imposer des décisions supérieures, la mère Lösch alla frapper chez Plötzer et, vu qu'il n'était pas là, elle appela Görg du haut de son palier.

"J'suis trop affairé, lui cria Görg ; les clients, y veulent leurs go-dasses !"

La mère Lösch ferma sa porte à clé et descendit les escaliers en traînant les pieds. Beck la suivit, bien décidé à faire à Görg le même cinéma qu'à la mère Lösch. Si c'est vrai qu'il est contre le drapeau, il n'aura qu'à en discuter avec Wastl, lequel aura tout intérêt à user de toute sa force de conviction. Il était urgent de régler le problème : on était samedi et il était indispensable [49] que la maison locative arbore le drapeau à croix gammée dès le lendemain à l'aube.

Dans l'échoppe, il y avait Franz Kempfer, Plötzer et Bernhard. La mère Lösch leur raconta l'affaire. Görg continuait de ressemeler des chaussures d'enfant passablement délabrées qu'il avait promises sans faute pour la fête. À peine la mère Lösch eut-elle terminé que la porte de l'échoppe s'ouvrit : c'était Wastl. "Eh ben, y va pouvoir nous dir' lui-même c'qu'y pense, proféra-t-elle avant même qu'il eût franchi le seuil, comm' ça, ça s'ra réglé une bonn' fois pour toutes !"

"Qu'est-ce qu' vous voulez qu' j'vous dise ?", s'inquiéta Wastl.

"Le Beck, il a dégoisé qu' t'es d'accord pour l'drapeau ; moi, si j'ai été contr' c'est parc'qu' j'ai toujours cru qu' personn' dans la maison il est d'accord."

Wastl esquissa un sourire crispé : "Ah ! c'est pour ça qu'z'êtes tous là !"

"Le Wastl, il a toujours été d'accord", jeta alors Görg tout en cousant rageusement une trépointe avec du ligneul. Mais le hic, c'est qu'tous les autres on est pas d'accord. Alors tes combines tu t'les mets où j'pense, Beck. Pour une fois qu'tu fais chou blanc, y t'en voudront pas, va. Tes bottes neuves et ta ch'mise brune, ça prouve qu' t'as déjà sacrement ma-gouillé. Allez, fous nous la paix avec ton putain d'drapeau !"

"Tes conn'ries, tu peux t'les garder, lui asséna Beck, [50] c'est un bon conseil qu' j'te donne. J'exécute la mission qu'on m'a confiée et mes opinions, c'est pas ton affaire. En tout cas, c'qu'y a d'sûr, c'est qu' t'as pas intérêt à continuer à débiter tes boniments à mon propos. Tu peux m'faire confiance, y t'faudra payer cher pour c'qu' t'as osé insinuer. D'ailleurs j'm'en vais d'ce pas en toucher deux mots au maire !"

Beck allait partir lorsque Bernhard, qui s'était glissé jusqu'à lui à tâtons ²⁷, se mit à palper l'étoffe de sa chemise brune et à tapoter avec sa canne sur la tige de ses bottes : "D'après c'qu' j'tâte et c'qu' j'entends, on peut dire qu'y s' sont point foutus d'toi !" Et saisissant Beck par le col de sa liquette, il se mit à la secouer comme un prunier. Bien qu'en rage, Beck faisait piètre figure, car Bernhard avait une telle force dans les bras qu'il pouvait à tout instant l'envoyer mordre la poussière. "Eh ben, mon gars, tu tiens donc plus sur tes guibolles !, persiffla Bernhard. Moi

²⁷ Bernhard est revenu aveugle de la Première Guerre mondiale.

j'ai juste voulu voir quel' tronche tu fais si qu'y t'fallait pour d'bon défendre la patrie !"

Personne ne savait exactement jusqu'où Bernhard était susceptible de pousser la plaisanterie, mais tous redoutaient qu'il aille trop loin.

"Ripe tes galoches, brailla la mère Lösch à Beck. J't'l'ai dit tout d'suite qu' ton drapeau c'était bon qu'à créer des ennuis !"

Wastl et Plötzer cherchaient à contenir Bernhard. "Qu'est-ce qu'vous foutez, sacré nom de Dieu ?, gueûait [51] Bernhard, tout c'qui mérit' c'vieux con c'est qu'on lui foute une bonne dérouillée. Et même qu' s'il en crèv' ça s'ra point une grand' pert' pour personne ²⁸ !"

"Pour ça, t'as pas tort !", dit Franz. Il se leva et ouvrit la porte en grand tandis que Beck, tout pantelant, remettait un peu d'ordre dans sa tenue. "Allez Beck, va t'faire voir ailleurs, poursuivit Franz. Si tes copains y savaient comment qu' t'as chié dans ton froc, y z'auraient pitié d'toi. Remarqu' qu' c'est normal d'chier dans son froc l'jour où qu'on tombe sur plus fort qu'soi, hein, bougre de fumier ! Allez, fous l'camp !"

Beck jeta un regard haineux à Wastl et disparut.

"Y va aller tout droit chialer chez l'maire, dit Wastl, et j'vous dis pas c'qu'y va nous casser sur l'dos !"

Alertés par l'altercation, la plupart des autres locataires s'étaient regroupés sur le perron. La grosse Brinkmann, la femme d'un ouvrier forestier, lança à ceux de l'échoppe : "V'là qu' si ça s'trouve, mon homme il aura maint'nant plus d'boulot à cause d'un foutu bout d'chif-fon. Z'êtes p't'êt' point au courant qu'y z'embauchent pas si qu'on sign' pas comme quoi qu'on est pour l'nouveau gouvern'ment ! Aujourd'hui y z'en ont engagé vingt pour du travail dès la s'maine prochaine, et y z'ont tous

²⁸ Beck, agent municipal, est connu de tous pour ses intrigues et ses mouchardages. Après le décès de son premier mari, rentré mortellement malade de la guerre, Eva, en charge de plusieurs enfants en bas âge et désemparée, acceptera de se mettre en ménage avec lui, mais comprendra vite son malheur. Après avoir engrossé une pauvre femme qu'il avait surprise en train de voler du bords pour se chauffer, Beck tentera de faire croire au médecin du village, le docteur Böhm, qu'Eva était encore enceinte afin d'obtenir des abortifs destinés en réalité à sa maîtresse. Le docteur Böhm refusera de les lui donner et la maîtresse de Beck se suicidera. Beck niera toute responsabilité et sera soutenu par le maire qui étouffera l'affaire. Reste que le Docteur Böhm, parce que juif, catalysera l'antisémitisme de Beck qui adhérera au Parti nazi.

signé. J'voudrais bien qu'on m'explique comment qu'on peut faire autr'ment !"

"T'gêne pas si t'veux mettre un drapeau chez toi !", lui cria Görg de son échoppe.

"Un peu qu' j'm'en vais en mettr' un !, répliqua la [52] grosse Brinkmann. Comment est-ce qu'on va bouffer si qu'on fait rien pour ?"

"Y paraît qu'même le curé i ! est pour l'Parti nazi, confia la mère Lösch à la mère Drechsler. J'crois bien qu'on est les derniers à pas êtr' pour et encor' on est mêm' pas d'accord entr' nous. Après tout si la commune c'est elle qui l'paye le drapeau, vu qu'au total la maison où qu'on habite elle lui appartient, j'vois plus bien pourquoi qu'on s'engueul' !"

"En tout cas c'est sans moi !, balança Görg en rogne. Mais chacun, il a qu'à fair' c'qu'y veut. Maint'nant ça suffira comm' ça de causer dans l'vide, moi y faut qu' j'termine mon turbin !"

Bernhard se leva et clama avec colère : "Tout c'qu'y a d'sûr en tout cas, c'est qu'on en s'rait point là avec cett' putain d'histoire d'drapeau si qu'on m'avait écouté l'autr' fois à la réunion à l'auberge !" Il empoigna la laisse de son chien et quitta l'échoppe.

Wastl avala sa soupe et se rendit chez le maire pour se plaindre que Beck avait déclenché une querelle tout à fait superflue parmi les occupants de la maison locative. Lui, Wastl, aurait eu vite fait de régler l'affaire du drapeau si cet imbécile de Beck n'était pas venu s'en mêler.

Gottfried Hanfstengel était un fervent adepte des emblèmes de la monarchie bavaroise et impériale sous lesquels il avait servi de longues années comme artilleur. [53] En outre, il était fermement opposé à ce que n'importe quel intrigant et parvenu se croit désormais autorisé à tenir le haut du pavé et à faire le coq avec un revolver bien en vue dans un étui. Il considérait que la politique était l'affaire d'hommes de mérite, capables d'un jugement averti, et ayant fait leurs preuves au cours de leur existence.

Ce qui tourmentait par-dessus tout Gottfried Hanfstengel, c'était de devoir maintenant accepter d'être encadré par une horde de crève-la-faim armés de matraques dès qu'il se rendait au village, et ce, parce qu'il se trouvait prisonnier d'une évolution dont il maîtrisait mal les tenants

et aboutissants. À ses yeux, des individus comme le facteur Schlenkknecht et Beck, lesquels avaient rejoint la SA par pur opportunisme, représentaient la lie de l'humanité.

C'était aussi l'opinion du vieux Masshebel, de Grosskopf et de Raschel. Eux aussi étaient fort réservés à l'égard du nouveau cours historique. Le vieux Hanfstengel les rencontrait tous les samedis soirs au restaurant Bergschloss. Quant au vieux Schrader, s'il avait perdu tout contact avec les membres de la Ligue paysanne bavaroise, c'est qu'il s'était inopportunément acoquiné avec les rouges afin de parvenir grâce à leur soutien à remplacer le vieux Hanfstengel à la tête de la mairie.

Pour ne pas avoir à reconnaître qu'il avait lui aussi une bonne part de responsabilité dans les événements actuels, Hanfstengel se garda bien de reprocher à Wastl [54] sa maladresse dans les négociations à propos du drapeau. C'est en effet lui, Hanfstengel, qui s'était personnellement porté garant pour que Wastl continue à percevoir ses dix marks de la commune. Il n'ignorait pas que Wastl n'éprouvait aucun enthousiasme pour le mouvement national-socialiste et c'est pourquoi il prenait toujours sa défense lorsque quelqu'un tentait de le faire renvoyer de son poste.

"C'était quoi comme drapeau qu'il a voulu imposer le Beck ?", demanda-t-il avec humeur,

"La croix gammée !", répondit Wastl.

"Va m'chercher l'Beck tout d'suite !"

Beck n'était pas chez lui. Il n'était pas non plus au bar de l'auberge Krone.

"P'têt' ben qu'y s'rait à l'étage, lui dit la fille de la maison, il était là y a pas une d'mi-heure."

À l'étage, les nazis tenaient une réunion privée. Wastl fit appeler Engerling et lut demanda de bien vouloir prévenir Beck qu'il était attendu par le maire.

"Pas là", lut jeta Engerling avec mauvaise humeur, et il retourna à sa réunion.

Quelques minutes plus tard, tous ceux qui étaient à l'auberge se précipitèrent à l'extérieur, SA en tête : "Au feu, au feu, ça brûle au château !"

Zapf et moi étions en train de boire un coup au bar et sortîmes dans la cour.

"Jouez pas aux éberlués, bande d'incendiaires !, nous hurla un des SA en courant vers le lieu de l'incendie. [55] Tout ça, ça va s'payer !"

"Putain d'merde, v'là qu' ça s'corse !, me dit Zapf en me fixant avec inquiétude ; y nous refont l'coup d'l'incendie du Parlement en plein Steiernlaibach !".

À la lueur du brasier, on distinguait nettement la clôture et les arbres du parc du château. En fait ce qui flambait, c'étaient les cahutes de roseau en bordure de l'étang.

"Faut s'réunir d'tout' urgence !, dis-je à Zapf ; cours à la maison locative, moi j'm'occupe de Michel. On va quand mêm' pas s'laisser avoir par cett' racaille !"

Nous nous précipitâmes dans la rue. Wastl nous arrêta, tout excité : "J'soupçonne c'fumier d'Beck. Y a pas une d'mi-heure encor' qu'il était à l'auberge Krone et il est pas rentré chez lui. Y faut absolument qu'on l'déniche. P't'être mêm'" que quelqu' gars d'chez vous pourraient s'mettr' en planque d'avant sa bicoque. Moi j'm'en vais aller voir si qu'y train'rait pas du côté du château !"

Mais Beck restait introuvable.

Wastl informa le maire : "Pas moyen d'mettr' la main d'ssus !"

"Y doit bien êtr' quel'qu' part !"

"Comme qui dirait qu' j'ai bien un soupçon, M'sieur l'maire !"

"Un soupçon ? Quoi comme soupçon ?"

"Qu' c'est lui l'incendie des cahutes d'l'étang !"

"T'es complèt'ment dingue ! Comment qu' tu peux [56] déblatérer comme ça à la légère ! T'sais donc pas c'que tes propos y peuvent provoquer comme conséquences ?"

"J'le sais bien, protesta Wastl, mais vous êtes l'seul en qui qu'j'ai confiance qu'y laiss'ra pas passer c't'affair' comme ça. Tout à l'heur' l'Eva, la femme du Beck, ell' a r'fusé d'm'ouvrir. Ell' m'a seulement braillé à travers la port' qu'le Beck il était pas à la maison. Et à l'auberge Krone la fille d' l'aubergiste el' m'a dit qu'el' l'avait vu, alors qu' l'Engerling y

m'a dit lui qu'y l'avait pas vu. Y s'méfient tous d'moi parc'qu'y pensent qu' j'suis chargé d'les espionner !"

Le maire posa ses pantouffles et enfila ses bottes : "Allez, viens avec mot !"

Ils prirent par la rue qui longeait le ruisseau. Le vent portait toujours de la fumée vers le village. Il y avait partout des gens qui se rendaient sur les lieux de l'incendie ou qui en revenaient. Le maire leur demandait s'ils avaient vu Beck, mais aucun ne put lui répondre. Le maire traversa à toute vitesse la cour de la maison Röder²⁹. La porte d'entrée étant verrouillée, il frappa énergiquement aux volets. On entendit la voix d'Eva : "C'est qui ?"

"C'est moi, Hanfstengel !"

La porte s'ouvrit et elle apparut sur le seuil, désespérée. Mais elle eut vite fait de se ressaisir : "Ah, c'est vous M'sieur l'maire, j'suis bien soulagée d'vous voir. D'un peu plus j'm'en allai hurler au s'cours par la fnêtre d'l'étage. [57] On est plus en sécurité null' part. Ceux d'la maison locative, ça fait déjà deux fois qu'y sont v'nus d'mander après mon homme. J'crois bien qu'y veulent lui faire la peau parc'qu'il est pour Hitler. Et puis y a pas qu'ça, M'sieur l'maire. Ces crève-la-faim y volent tout c'qui leur tombe sous la main. Les bottes de mon homme, elles étaient sur l'perron, et hop ! envolées ! Quel" racaille, on a jamais vu ça ...

Sans ménagement, Hanfstengel lui coupa la parole : "Dis moi plutôt où qu'il est l'Beck !"

Eva en resta comme deux ronds de flan : "Mon homme ? J'en sais rien moi, M'sieur l'maire !"

"Il est pas passé c'soir ?"

"Ah ça non, M'sieur l'maire. Il est parti au début d'l'après-midi et j'l'ai plus r'vu d'puis !"

"Elle ment, dit Wastl en montrant au maire une serviette de cuir posée sur la table ; il l'avait avec lui à la maison locative !"

²⁹ Comme il est de coutume à la campagne, la maison porte toujours le nom de ses anciens propriétaires, c'est-à-dire les parents d'Eva.

"Cett' serviette là ? Ben alors c'est qu'il a dû passer quand qu'j'étais allée à Stadl."

"Dès qu'y rentre, tu m'l'envoies !", ordonna Hanfstengel en quittant la maison suivi de Wastl.

Tandis qu'ils prenaient le chemin du château, Zapf et moi restâmes en planque derrière la grange pour guetter le retour de Beck et tenter de savoir d'où il revenait.

C'est Michel qui avait eu l'idée de piquer les bottes de Beck. Il les fit renifler à Bless et le chien repéra [58] aussitôt sa trace. Elle menait en direction du château, mais cela ne constituait guère une preuve suffisante car Beck avait coutume de prendre ce chemin tous les jours. Du reste, Bless perdit sa piste aux abords du parc.

Entre-temps, une bonne moitié du village s'était regroupée sur le lieu de l'incendie et se livrait à des conjectures sur l'identité des incendiaires. Les SA avaient pris la responsabilité d'assurer la garde du château. Certes le gouvernement bavarois était toujours opposé à ce qu'ils exercent des fonctions de police, mais on se trouvait désormais en présence d'un cas de force majeure qui légitimait des mesures d'exception.

À mi-parcours entre le château et la maison Roder, le maire et Wastl tombèrent sur Blechner et Plötzer. Il ne fait aucun doute que le maire les aurait méprisés, si Bless, qui venait de retrouver la trace de Beck, ne s'étaient pas subitement mis à courir et à aboyer. "On l'tient !", beugla Michel à la ronde. Nous nous empressâmes de le rejoindre dans la touraille à houblon où était terré Beck.

"J'espère qu' z'avez maint'nant pigé où qu'il est l'incendiaire", jeta Michel à Hanfstengel en braquant sa lampe de poche sur le visage de Beck. Embarrassé, Hanfstengel ne pipa mot. "On espère bien qu' z'aurez comme qui dirait assez d'tripes pour fair" éclater la vérité et dir' à tout [l'monde comment qu'ça s'est passé", poursuivit Michel à l'adresse du maire.

[59]

"À la mairie, sur l'champ !", ordonna Hanfstengel à Beck.

Beck jeta un regard haineux à Michel. Un attroupement se forma. Les gens accouraient du château, voulaient à tout prix savoir ce qui s'était passé ; les esprits s'échauffaient.

Il était évident que le tour que prenait l'événement n'était pas du goût de Hanfstengel : "C'est pas ici qu'on peut régler c't'affaire ; allez Beck, magn' toi l'train !"

"Faudra quand même bien qu'on m'explique en quoi qu' c'est un crime si qu'on prend brutal'ment la chiasse !", fanfaronna encore Beck. Et il emboîta le pas au maire.

[60]

[61]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

3.

[Retour à la table des matières](#)

La "Journée allemande" fut placée sous le signe d'une ordonnance "pour la protection du peuple et de l'État", signée du président Hindenburg³⁰. Dès lors, la liberté de la presse et le droit de réunion furent abolis ; le secret de la correspondance et des communications téléphoniques n'exista plus ; toute personne suspecte risquait à tout moment d'être expédiée en détention préventive³¹ ; les fonctionnaires considérés comme peu fiables étaient immédiatement révoqués ; la liste des présidents de région, des conseillers régionaux, des juges, des préfets de police démis de leurs fonctions ne cessait de s'étoffer ; les imprimeries et les maisons d'édition des partis ouvriers étaient fermées sur intervention des forces de l'ordre ; les titres de transport et les indemnités des députés communistes étaient supprimés et des centaines de permanents incarcérés. *L'Observateur Bavarois* publia un article sur l'incendie du château : les responsables étaient des communistes qui avaient revêtu des uniformes du Parti nazi ; ils avaient réussi à prendre la fuite en automobile.

³⁰ Édictée en date du 28 février 1933, en vertu de l'article 48 de la Constitution de la République de Weimar qui conférait en cas d'urgence des pouvoirs discrétionnaires au Président, cette ordonnance supprima d'un trait de plume toutes les libertés individuelles et tous les droits fondamentaux. La police put désormais arrêter n'importe qui sur simple présomption.

³¹ Schutzhaft : un euphémisme pour désigner les premiers camps de concentration. Voir à ce sujet ma postface au livre de G. Guillemot, *Entre Parenthèses. De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche)*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 259-279.

[62]

Les routes d'accès à Steinernlaibach étaient surmontées de banderoles flamboyantes fixées à de hauts mâts taillés dans des troncs de sapins : "Bienvenue à la Journée allemande". À mi-hauteur trônaient des portraits plus grands que nature du nouveau Chancelier et du Président, accompagnés de l'inscription : "Faites preuve d'unité et de loyauté pour que notre Reich connaisse l'éternité !" Les clôtures et les façades étaient entrelardées de slogans inspirés par le gouvernement de concentration nationale : "Suppression du chômage en quatre ans !" ; "Avec le peuple pour le bonheur du peuple !" ; "Non à la corruption et aux magouillages politiques !" ; "La liberté et du pain pour tous !" Sous une effigie de Hindenburg, on pouvait lire : "Le chemin de l'honneur s'appelle fidélité. Il a osé le changement, à vous de le soutenir !"

Des membres des milices nationalistes montaient la garde au château, à la mairie, aux passages à niveau et sur les ponts. Pratiquement toutes les maisons du village arboraient des drapeaux des partis de la coalition gouvernementale. À la maison locative, il y en avait trois ; la mère Lösch avait opté pour la bannière impériale³² ; la grosse Brinkmann pour les couleurs de la monarchie bavaroise et l'emblème du Parti nazi.

Le "Casque d'acier"³³ et la SA avaient rassemblé à Steinernlaibach plusieurs centaines de miliciens. Certains étaient hébergés chez des

³² C'est-à-dire noir-blanc-rouge, alors que le drapeau officiel adopté par la République de Weimar était noir-rouge-or. Cf. "Constitution de la République de Weimar", première partie, premier paragraphe, article 3, in *Deutsche Verfassungen*, Munich, Goldmann, 1965, p. 77.

³³ En allemand *Stahlhelm* : organisation paramilitaire proche de la DNVP fondée en décembre 1918 par l'industriel Franz Seldte et dirigée conjointement avec ce dernier par le colonel Theodor Duesterberg. Ministre du Travail dans le premier gouvernement Hitler, Seldte adhéra à la NSDAP fin avril 1933 et placera ses troupes, environ 400 000 hommes, sous le commandement de la SA. Duesterberg, candidat officiel de la DNVP au premier tour des élections présidentielles du 13 mars 1932, avait été victime d'une défection de l'électorat DNVP au profit de Hitler en raison de ses origines juives ; interné en juin 1934 au camp de Dachau puis libéré, il rejoindra la conjuration du 20 juillet 1944 et parviendra à se soustraire à l'arrestation par la Gestapo ; publiera en 1949 un livre de mémoires : *Le Casque d'acier et Hitler*.

paysans, mais la plupart [63] cantonnaient à l'hôtel "Bergschloss" et à l'auberge "Eintracht". Les officiers logeaient au château, chez le maire et à la vénerie.

Durant son homélie, le curé exhorta à la lutte contre le bolchevisme et à s'en remettre aux valeurs héroïques de la guerre de 1914. Ses paroles ravivèrent les souvenirs de Barbet : elle revit devant elle son premier mari, Andréas Falk, qui était mort déchiqueté lors du pilonnage de sa position. On n'avait rien retrouvé de lui, sinon un bout de bras avec l'alliance au médius.

Dans la rue, on distribuait des fanions aux gamins. Wolfgang et Käthe en ramenèrent à la maison et Bärbel les jeta immédiatement au feu.

Puis arriva Max en uniforme hitlérien, tout le portrait de son défunt père. Il se planta fièrement devant sa mère, mais fut déçu par sa réaction, ainsi que par celle de son frère et la mienne ³⁴.

Max prétendit être chez les SA pour ne pas contrarier ses patrons. Se soustraire à leur volonté équivaldrait à perdre sa place de valet à la bergerie. Hitler avait promis d'améliorer la condition paysanne ; si les paysans connaissaient la prospérité, les valets de ferme en tireraient eux aussi des bénéfices. Max se refusait à mener comme Hans une vie de vagabond ou à se contenter de petits boulots. Il ne voulait pas gaspiller sa part de l'héritage paternel. Il voulait devenir quelqu'un et il y avait déjà partiellement réussi. Il avait une relation avec une jeune fille dont les parents possédaient [64] une ferme de vingt-cinq employés. Elle n'avait qu'un frère et elle hériterait un jour de trois mille marks au bas mot. Max ne pouvait pas comprendre pourquoi je persistais à rester communiste. Il affirma à Bärbel que si je n'étais pas si obstiné, je pourrais à coup sûr obtenir du travail chez un hobereau, ce qui nous faciliterait bien les choses pour lui verser le moment venu ce qui lui revenait de son père. Car cet argent, il le réclamerait bientôt. Certes son mariage n'était pas pour tout de suite, mais tant qu'il n'avait pas touché son dû, il n'était pas en mesure de prouver à sa fiancée et à ses futurs beaux-

³⁴ Après la mort d'Andréas Falk, Bärbel s'est remariée avec le narrateur et a eu avec lui deux enfants, Wolfgang et Käthe. Max et son frère Hans sont du premier lit.

parents qu'il disposait bel et bien d'un pécule sur lequel on pouvait compter.

Bärbel ressentit cruellement la brutalité sauvage de Max. Et Hans ne put retenir sa colère vis-à-vis d'une telle arrogance : "T'es qu'un abruti et un sale voyou. Si qu' j'étais l'chef de famille, j'te foutrais dehors avec perte et fracas !"

"Pourquoi qu' t'essayes pas toi-même ?", le nargua Max. Mats à peine Hans fit-il mine de s'y risquer que Max dégaina son revolver. Hans lui saisit les poignets avec une telle force que les articulations craquèrent comme du bois mort ; le revolver s'envola et alla s'écraser contre le mur de la grange. "Ça, tu m'le payeras cher !", crâna Max. Il voulut partir, mais Bärbel réussit à le retenir : Comment était-il Dieu possible d'en arriver à une telle attitude d'hostilité envers le chef de famille et son propre frère ? Max finit par se laisser convaincre [65] de rester manger. À table, il se comporta en étranger. Seul un sourire discret éclaira son visage lorsque Wolfgang et Käthe refirent surface avec des fanions à croix gammée flambant neufs qu'on venait de leur distribuer devant la maison. Avec moi, mis à part un banal : "Bien l'bonjour, Père, ça va ?", il n'échangea pas un seul mot. Hans était parti faire un tour et tardait à revenir. Au moment de s'en aller, Max adressa encore quelques paroles à Barbel dans la cour : "Faut pas m'en vouloir si qu' j'reviens pas t'voir, m'man, c'est la vie ..."

C'est alors qu'arriva Habakuk. Il avait vu partir Max et restait planté devant Wolfgang et Käthe qui brandissaient leurs fanions. "Comme qui dirait qu' z'êtes passés en bloc chez les nazis ?, nous jeta-t-il mi-figue, mi-raisin ; si qu' j'dérange, j'peux toujours aller m'faire voir ailleurs !"

"Y manqu'rait plus qu'ça !, lui répondit Barbel ; rentr' donc plutôt prendre un café !" Elle remplit les tasses, encore toute tremblante d'émotion.

"J'm'en r'viens tout juste de Hohensprung, commença Habakuk, d'chez l'doctor Böhm. J'y suis allé avec le car. J'lui ai am'né un cageot d'pommes pour l'remercier d'son dévouement et parc'qu'il est pas uniquement intéressé à gagner du pognon. Mats c'est pas tant des pommes qu'y m'ont été reconnaissants les Böhm, que d' ma visite. Sa femme, ell'

m'a dit qu'ell' était rud'ment surprise qu' quelqu'un y ose encor' aller les voir par les [66] temps qui courent !"

"Pourquoi ça ?", lui demanda Bärbel avec étonnement. Et en entendant ce que Habakuk nous raconta, elle oublia totalement sa propre douleur.

Madame Böhm était d'origine suédoise et avait obtenu la nationalité allemande par son mariage. Elle avait parlé à Habakuk de son pays natal, de la mer, des paquebots, et lui avait même montré un album rempli de photographies. Elle avait aussi écrit un livre dans sa langue maternelle qui paraîtrait prochainement chez un éditeur suédois : il s'agissait d'une jeune fille dont le père avait à Stockholm une petite entreprise de peinture en bâtiment et qui avait choisi de se rendre en Allemagne, pays qu'elle admirait pour sa technologie et son industrie de pointe, ses villes gigantesques et son potentiel à accéder à un développement inespéré. Au début, Selma est ravie. Mais au bout de quatre années comme secrétaire d'une entreprise d'armement, elle se voit contrainte de démissionner : elle est en pleine dépression. Elle décide de retourner dans sa patrie. Sur le bateau qui la ramène de Stettin à Stockholm, elle fait la connaissance du Docteur Böhm. Il est médecin dans un dispensaire de la sécurité sociale. Il propose à Selma de devenir son assistante médicale, et la voilà repartie pour l'Allemagne. Böhm ouvre un cabinet et est agréé par la caisse maladie. Ils se procurent tout leur ameublement et le matériel médical à crédit. Puis [67] Selma a un enfant et dès lors sa santé se dégrade à vue d'œil. Tous les médecins consultés sont unanimes : il est urgent qu'elle change de climat ; il faut quitter la ville et s'installer à la montagne. C'est ainsi que le couple débarque à Hohensprung. Tout va pour le mieux. Selma ne tarde pas à guérir ; elle accompagne son mari pour ses visites et l'expérience de la médecine rurale la confronte à des situations dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Un jour, un paysan de Dreschen, du nom de Vogelsang, a un grain de blé coincé au fond de l'oreille. Le bonhomme n'a jamais vu un seul toubib de sa vie et est bien décidé à ne jamais en voir un. Il a une trouille pas possible du "bistouri", mais il a encore plus peur de l'enflure et des douleurs qui ne cessent de s'accroître. Jusque-là, jamais les problèmes d'oreilles n'avaient été son souci, mais il avait entendu dire que certains

médecins n'avaient pas hésité à trépaner un patient pour une otite aiguë. Donc, pas question de consulter. Cependant le grain de blé continue de germer, d'autant que Vogelsang le nourrit d'une préparation maison qu'il ne cesse de déverser copieusement dans le conduit auditif. Il applique alternativement des compresses d'eau chaude et d'eau froide. Comme rien n'y fait, il finit par demander à sa voisine de conjurer la maladie, mais la lune n'est pas favorable. Les douleurs se font d'une violence telle que Vogelsang doit en pleine nuit se précipiter chez l'aubergiste et le tirer de son lit pour engloutir [68] deux bouteilles de schnaps. Voyant son état se dégrader irrémédiablement, Vogelsang, hanté par l'angoisse de la mort, doit se résoudre à en passer par le médecin. Tout ce qu'il réclame, c'est un onguent miracle, mais pour rien au monde on ne lui tripotera l'oreille. Böhm a recours à un mensonge : le médicament doit être absorbé par le nez. Le bonhomme est d'accord. Et profitant de l'anesthésie, le docteur Böhm extirpe le grain de blé de l'oreille.

Une autre fois, la fille Stölzel rentre chez elle avec sur le dos un énorme ballot d'herbe qu'elle vient de ramasser et s'effondre près d'un arbre : hémorragie utérine. Son mari envoie chercher la mère, une vieille femme, pratiquement chauve, avec plein d'ulcérations purulentes sur les jambes : "Restez près d'elle, j'cours chercher l'docteur !" La vieille observe sa fille en train de saigner à gros flots : "Un docteur ? Pour quoi qu'faire donc ? Y a qu'à la laisser couchée et ça va s'passer tout seul. Ça fait souvent ça aux femmes à la fin des époques. Qu'est-c' qu' le docteur y peut y faire qu' les femmes elles ont leurs pertes tous les mois ? Ça passe tout seul qu' j'te dis, et mêm' qu' la femme après ell' sent tout' neuve. J'ai souvent connu ça !" La vieille a parlé avec une telle autorité que voilà le mari qui hésite. Si d'autres gens ne l'avaient pas persuadé, jamais il ne serait allé quérir un médecin. S'il s'en était tenu au conseil de sa belle-mère, sa femme serait morte. Mais la vieille était d'avis qu'il était indécent de [69] parler de problème médical là où elle ne voyait qu'une différence naturelle entre la femme et l'homme.

Les dents cariées, les affections du nez et des yeux, bénignes au stade initial, sont souvent négligées par ignorance, et cette indifférence peut avoir des conséquences catastrophiques. Dans le domaine de l'hygiène puerpérale et infantile existent encore des pratiques dictées par la superstition. Bien des enfants handicapés sur le plan physique ou mental viennent de familles alcooliques. Un goitre convenablement traité

par un médecin ne serait souvent qu'un mauvais souvenir. Une pleurésie prise en main par un bon praticien, au lieu de se contenter d'applications de bouse de vache, se termine rarement par un décès. S'il est vrai que la pauvreté et la misère sont des causes majeures de la maladie et de la mort, il est toutefois un ennemi encore bien plus redoutable : l'ignorance conjuguée à la superstition. La difficulté majeure que doit surmonter tout médecin de campagne, c'est de gagner la confiance de la population.

Le docteur Böhm y était parvenu. Selma l'assistait avec efficacité. Et l'autre médecin, le docteur Reichold, ne tarda pas à comprendre qu'il avait désormais un dangereux concurrent. Déjà l'hôpital cantonal faisait appel à lui pour les cas critiques.

Erika Böhm avait maintenant dix ans et était, comme Selma, de confession protestante. Récemment, au retour de l'école, elle s'était précipitée en larmes dans les [70] bras de sa mère, et il avait fallu un certain laps de temps avant qu'elle parvienne à expliquer ce qui s'était passé : durant la récréation, un groupe d'élèves l'avaient traitée de "sale juive". Le docteur Böhm se plaignit auprès de l'instituteur. Quelques jours plus tard, en rentrant dans la salle de classe, Erika tomba sur une caricature de sa mère dessinée à la craie au tableau noir sous laquelle était écrit : "Salope à youtre". Le docteur Böhm alla voir le maire. Pour toute réponse, celui-ci lui conseilla d'enlever Erika de l'école. "Pour la mettre où ?", lui demanda Böhm. "Ça, c'est votre affaire, mon ami, lui répondit le maire ; essayez Felben, y'a un car tous les jours !" Le docteur Böhm en référa au conseiller régional. Entre-temps les médecins d'obédience nationaliste avait acquis une telle autorité qu'il avait été renvoyé de l'hôpital au profit de Reichold dont le fils, qui venait de terminer sa médecine, avait repris le cabinet de son père. Le secrétariat du conseiller régional lui fit savoir qu'il attribuait beaucoup trop d'importance à quelques plaisanteries de gamins bien excusables dans les circonstances historiques actuelles et que sa réaction exacerbée dénotait chez lui une totale méconnaissance de la psychologie de la jeunesse allemande. En changeant sa fille d'école de son propre chef, il avait court-circuité toute décision administrative. En conséquence, l'affaire était classée.

"Mais c'est ignoble, clama Bärbel, c'est absolument [71] révoltant ! Qu'est-ce qu'on en a à faire qu' c'est un juif, l'docteur Böhm, vu qu'on

s'est bien passé d'le savoir jusqu'à aujourd'hui ! Tout c'qu'y veulent les gens, c'est avoir un bon méd'cin. Quell' honte d'agir comm' ça avec lui !"

"Malh'reus'ment c'est pas tout, poursuivit Habakuk. Madame Böhm s'dit qu' vu la tournure des évèn'ments, y vaut mieux pas qu'son livre y paraisse parc'qu' vu c'qu' elle a raconté d'dans, ça risque d'faire un sacré grabuge ; pas comprendre' ça, ça s'rait comm' qui dirait s'voiler la face. Mais ell' a signé l'contrat avec l'éditeur suédois et l'type y veut bien sûr savoir pourquoi qu' tout d'un coup el' veut plus publier son bouquin. Madame Böhm répond en expliquant c'qui s' passe. Mais voi-là-t-y pas qu'sa lettre est ouverte par la poste et on l'accuse d'avoir voulu discréditer l'All'magne à l'étranger. L' Conseil de l'Ordre des méd'cins s'empar' d' l'affaire et retrtr' au docteur Böhm le droit d'exercer la méd'cine. Les Böhm décident alors d'quitter l'All'magne et d'se réfugier en Suède. Mais voilà-t-y pas qu' pour les empêcher d'partir on leur retire leurs passeports. Aujourd'hui y sont désespérés."

Soudain la musique d'une fanfare nous parvint du village. Tout excité, Wolfgang se précipita dans la pièce pour récupérer son lampion. Bärbel voulut le persuader de rester à la maison, mais il se mit à trépi-gner de colère : "L'instit, il a dit qu' tout' la classe y faut y être, [72] même qu'on va nous donner plein d' bonbons !" Et il nous planta là. Bärbel le suivit du regard sans piper mot. Bientôt il fit nuit. Par la fenê-tre, nous pouvions apercevoir la retraite aux flambeaux. En arrivant devant le château, les enfants entonnèrent :

*Pays de mes amours
Et de ma destinée
Mon coeur et mon bras
Te sont tout dévoués
Patrie bien-aimée !*

[73]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

4.

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain matin, une voiture de police s'arrêta devant notre maison. Deux fonctionnaires en uniforme et un en civil traversèrent la cour et m'avertirent qu'ils allaient procéder à une perquisition. Ils fouillèrent la salle commune de fond en comble : dans les tiroirs, sous les sièges, dans nos chaussures et dans les bottes, au-dessus du poêle de faïence et dans le conduit d'évacuation de la fumée, derrière les tableaux et la pendule, dans les boîtes à outils et à ouvrage, dans le cartable de Wolfgang, dans l'almanach et la Bible, dans le coffre à poupées de Käthe. Suivirent les chambres : ils secouèrent nos paillasses et nos oreillers, palpèrent les couvertures, n'épargnèrent ni le berceau ni le landau. Derrière le cheval à bascule, ils découvrirent une carabine à plombs qu'ils s'empressèrent de confisquer. Au poulailler, ils fouinèrent dans les nids à poules, dans la mangeoire à graines, dans l'abreuvoir. À l'étable, il me fallut enlever à la fourche toute la litière et vider le conteneur de paille hachée. Pendant que j'évacuai le tas de fumier, ils sondèrent les murs. Puis je dus soigneusement balayer le sol pour qu'ils puissent avoir [74] accès aux binées ³⁵ et aux écoulements.

Ruminant sur son carré de foin, "L'ancienne" attendait paisiblement que ça se passe. Mais elle finit par se lasser et, se redressant d'un bond, elle se mit à frapper du sabot. Sa queue brassa l'air et, trempant au passage dans une bouse bien fraîche, vint atterrir sur le manteau du fonctionnaire en civil. "Saloperie de bestiole !", proféra le fonctionnaire en

³⁵ Mangeoires situées au ras du sol.

fixant la vache d'un œil vindicatif. Bärbel courut chercher de l'eau et aida le bonhomme à nettoyer son manteau.

Il était midi lorsqu'ils en eurent terminé avec l'étable. "Quand est-ce qu' tu veux qu'on passe à table, Schorsch ?", me demanda Bärbel.

"J'sais pas quand qu'ça s'ra possible", lui répondis-je.

Les trois fonctionnaires se regardèrent, indécis. Celui en civil décida : "Ça risque de durer encore un bon bout d'temps. On va faire une pause !"

Un des fonctionnaires en uniforme nous suivit dans la salle commune pour nous avoir à l'œil. "Z'allez bien prendr' une assiette de soup' avec nous ?", proposa Bärbel.

"Non merci !", répondit l'homme. Il mordit dans son sandwich pour se donner une contenance.

"Z'êtes sûr ? J'pensais qu' quelqu' chose de chaud vous f'rait plaisir !"

"Non merci, sans façon !"

Wolfgang et Käthe observaient ce convive inaccoutumé [75] avec une méfiance mêlée de curiosité. "Allez tous les deux, dépêchez-vous d'manger votr' soupe avant qu' le monsieur y vous emmène avec lui !", plaisanta Bärbel.

Les gamins éclatèrent de rire. Le bonhomme rit aussi.

"Il est pas v'nu pour nous !", protesta Wolfgang.

"Alors tu crois p't'être qu' c'est encor' pour moi qu'ell' est v'nue la police ?", lui demandai-je.

"La police, ell' est v'nue pour personne, insista Wolfgang. La police, ell' arrête pas les gens qu'ont rien fait. Et aujourd'hui y a pas eu d'mant-festation contr' une vente aux enchères !"

Le fonctionnaire avait le sourire crispé. "Z'allez bien au moins prendr' une tasse de café ?", lui demanda Bärbel.

"C'est vraiment très aimable, Madame Brendl, mais il faut que vous compreniez la situation !"

"J'comprends plus rien à rien, répliqua Bärbel, le monde, il est d'venu fou !"

"Y a d'autres perquisitions en cours ?", demandai-je au fonctionnaire.

"Quelques unes", me répondit-il.

Non sans malice, Wolfgang compléta : "Pour sûr chez l'père Habakuk, chez Blechner, chez Zapf, et p'têtr' bien aussi à la maison locative, qu' j'parie !"

"Si qu'voulez passer comme qui dirait tous les villages au peign' fin, c'est qu'y va vous en falloir du personnel !, lui fit remarquer Bärbel. Qui c'est qui vous [76] a mis dans la tête qu'les gens d'la campagne y sont tell'ment dang'reux ?"

"On est des fonctionnaires de police, Madame Brendel, on se contente d'exécuter les ordres !"

Je coupai court : "Bon, il est temps d's'y remettre si qu'on veut pas y rester la nuit !"

Ils passèrent la cuisine au crible : les jarres, les jattes, le fourneau, la hotte de la cheminée. Puis il fallut aller à l'étage dans les deux mansardes où étaient entreposés des sommiers, des coffres, des armoires, un véritable bric-à-brac. Puis vint le tour du grenier à houblon, sombre et poussiéreux.

Plus ils avançaient dans la fouille, plus ils étaient négligeants. Le fonctionnaire en civil observa le pigeonnier : "Qu'est-ce qu'il y a là-dans ?"

"Du fumier."

"D'accord ! Mais j'espère que vous ne cherchez pas à nous rouler dans la bouse !" Cette facétie hautement spirituelle déclencha leur hilarité.

À trois heures un officier de police parcourut le village pour voir où en était l'opération. Chez moi, il restait à fouiller la grange, la cave, l'enclos des oies et la soue³⁶, le hangar à bois, la niche des chiens, le potager et le verger. Comment savoir ce qui peut être caché dans le foin ou la paille si l'on ne se donne pas la peine d'aller voir dedans ? Nos fonctionnaires y plongèrent des perches. Ils renoncèrent à la visite de l'enclos à oies et de la soue.

³⁶ Terme rural pour l'étable à porcs.

[77]

Pour finir, Se type en civil m'ordonna de le suivre dans la salle commune : "C'est bien vous qui êtes président de la Ligue de protection des paysans franconiens ³⁷ ?"

"J'l'ai été ! Mais après ma condamnation, la Ligue ell' a été comme qui dirait dissoute."

il pesa ses paroles : "Vous n'ignorez certainement pas comment il conviendrait d'agir pour que vous soyez lavé de tout soupçon ?"

"Mais on peut pas quand même pas soupçonner quelqu'un qu'a rien fait !"

"Ce qui vous rend suspect d'emblée, c'est qu'on ne trouve chez vous aucune trace de votre ancienne activité, il ne trame pas un seul journal, pas une seule lettre, même pas un petit tract. Loin de vous innocenter, cela constitue plutôt un indice à charge. Vous me suivez ? Par contre, si on découvrait une pièce quelconque, imprimée ou écrite, cela rendrait vos déclarations crédibles et plaiderait en votre faveur. Il deviendrait alors superflu de vous importuner avec d'autres perquisitions. Réfléchissez bien, Monsieur Brendl, je vous parle là d'homme à homme."

"C'est comme qui dirait tout réfléchi vu qu' j'ai rien à m'reprocher !"

Chez Blechner, ils confisquèrent une baïonnette belge. Chez le cordonnier Görg, un petit poignard fabriqué à partir d'un éclat d'obus. Chez Zapf quelques vieux [78] tracts et des journaux, Chez Habakuk, notre machine à écrire. Chez Franz Kempfer, une "bombe" : un tube de la longueur d'un doigt, fermé aux deux bouts par un boulon, avec un petit trou pour glisser une mèche. C'était l'oeuvre d'August Habakuk. On avait prévu, il y avait de cela plusieurs années, de la faire exploser pendant la nuit du nouvel an, mais comme la poudre était humide, la "bombe" avait lamentablement fusé, et elle traînait depuis dans la remise de Franz. À la "Nouvelle Auberge", où l'Association pour la culture populaire avait son siège, ils s'emparèrent du petit coffre pour la trésorerie : en tout et pour tout quatre marks et trente pfennigs.

³⁷ Organisation affiliée au Parti communiste.

Dans la soirée, le ministre de l'Intérieur de Prusse ³⁸ prononça un discours radiodiffusé concernant "Ses projets d'actions terroristes du Parti communiste contrecarrés par la police." Il était prévu d'empoisonner la nourriture des cantines de la SA et d'autres collectivités. Dès le début de l'insurrection, on aurait surpris chez eux tous les fonctionnaires de police chargés de lutter contre les communistes, et on les aurait immédiatement éliminés. Les femmes et les enfants de personnalités de l'État auraient servi d'otages, tandis que les femmes et les enfants des fonctionnaires de police auraient été utilisés comme boucliers humains dans les affrontements avec la force publique. Toutes les sections du Parti communiste avaient pour instruction [79] de s'équiper de fusils, de pistolets, de bombes, de couteaux, de poings américains, de gourdins, de cocktails Molotov, d'échelles de corde, de pelles, de clous pour crever les pneus, de pavés, d'eau bouillante, de poison. Le signal de la révolution, c'était l'incendie du Parlement, le 27 février. Des groupes terroristes portant l'uniforme de la SA ou du Casque d'acier étaient chargés de perpétrer des pillages pour discréditer les organisations nationalistes et les priver de la confiance de la population. Dans le même temps huit mille fermes devaient être incendiées et des jacqueries éclater dans dix mille villages pour attirer le maximum de forces de police à la campagne et ainsi avoir les coudées franches pour mener à bien l'insurrection dans les villes. On avait défini huit mille points stratégiques où l'on dynamiterait les voies de chemin de fer, les ponts, les entreprises d'importance vitale afin de provoquer le chaos le plus total. "Dès lors que l'on est en possession de tous les éléments prouvant l'existence de ce projet criminel, déclara le Président du Conseil régional de Prusse, il va de soi que l'État a le devoir de prendre toutes les mesures qui s'imposent pour étouffer le monstre communiste dans l'œuf. Qu'en serait-il maintenant de notre pauvre Allemagne si l'on avait laissé ne serait-ce que vingt-quatre heures à ce monstre sanguinaire pour agir à sa guise ? Qui

³⁸ Il s'agit de Hermann Göring (1893-1946), ancien commandant de l'escadrille Richthofen et compagnon précoce de Hitler (gravement blessé lors du putsch de novembre 1923) ; député du Parti nazi en 1928, puis Président du Parlement à partir de 1932, il fut nommé ministre sans portefeuille dans le premier gouvernement Hitler et fut chargé par celui-ci de réorganiser la *Luftwaffe*. Simultanément ministre de l'Intérieur de Prusse et Président du Conseil régional de Prusse en 1933, il se chargera de l'épuration de la police et de la répression de toute opposition. C'est lui qui créa la Gestapo (Pour plus de détail, voir J. Delarue, *Histoire de la Gestapo*, L.d.P.).

parviendrait à arrêter cette bête démoniaque ? Qui aurait encore le courage de se mobiliser pour renverser la situation ? Le [80] mot d'ordre des communistes, c'est que tout officier est un ennemi et qu'aucune loi ne saurait le protéger. Il doit être abattu sans pitié là où on le trouve. Et il en va de même pour la police. Il faut tuer tous les gradés jusqu'aux commissaires partout où c'est possible ! Ces quelques exemples vous montrent combien il était nécessaire de protéger le peuple allemand de cette menace incommensurable, conclut le ministre au bout d'une heure et demie de discours. Pas question pour nous que le monstre communiste déchire et dévore le peuple allemand !"

Dans la vitrine de sa charcuterie attenante à l'auberge, le patron de la "Krone" avait exposé un buste de Hitler rehaussé de lauriers. La nuit, des cierges brûlaient dans la vitrine. Sur le socle du buste était inscrit en lettres dorées : "Le Sauveur de l'Allemagne."

Nous étions en train de dîner. Durdl entra : "Bien l'salut, la compagnie ! Z'avez tous survécu à l'hiver ? Eh ben, tant mieux !"

Elle déposa sa hotte ³⁹, se plaça contre le poêle en faïence, et poursuivit : "Terminez tranquillement d'manger. J'vais comme qui dirait en profiter pour m'réchauffer un brin les arpions."

"T'as déjà dîné, Durdl ?", lui demanda Bärbel.

"J'ai d'quoi manger dans ma hotte. Mais avant, faut qu' j'm' réchauffe."

³⁹ Durdl est marchande ambulante. À l'époque, le colporteur jouait un rôle social très important, pas tant pour les marchandises et autres colifichets qu'il proposait au porte à porte, que comme lien entre les différentes communautés, notamment par les nouvelles qu'il glanait puis diffusait d'une vallée à l'autre.

[81]

Bärbel lui remplit une assiette de soupe.

"Z'allez penser qu' j'ai comm' qui dirait préparé mon coup pour v'nir à l'heure du repas !, dit-elle en prenant place à table. Eh ben pensez c'qu' vous voulez, mais j'dis pas non à une bonn' soupe bien chaude !"

Pendant que Bärbel était en train de débarrasser, je demandai à Durdl : "Alors, comment qu' ça va les affaires ?"

"Pour l'dire tout franc, ça va un peu mieux c'f année. On sent qu' les gens y z'ont repris espoir."

"Et qu'est-ce qu'y s'dit du nouveau gouvern'ment, Durdl, toi qui vois plein d'monde dans tes tournées ?"

"La grand' majorité, elle est pour Hitler, en tout cas chez les protestants. Faut bien r'connaître qu'il a été rud'ment honnête d'renoncer à sa paye d'Chancelier. Y en a pas un seul qu'avait encore fait ça dans les autres gouvern'ments d'avant."

Bärbel noua son fichu. C'était l'heure de la traite.

Durdl s'empressa de déballer sa hotte pour lui présenter ses nouveautés : des fanions à croix gammée et aux couleurs impériales à dix pfennigs pièce ; des cartes postales sur lesquelles trônait le nouveau gouvernement ; elle fit montre d'égards tout particuliers lorsqu'elle déposa sur la table celles avec le portrait du Führer : "Ça, ça s'est vendu comme des p'tits pains à Blankau !", nous affirma-t-elle ; en tendant à Barbel [82] celles qui représentaient le Parlement en flammes, Durdl prit un ton solennel : "C'f incendie, ça a été terrible ! Tiens, regard' un peu c'bâtiment en train d'cramer ! Tu vas d'suite comprendre' c'qu' ça a été ! Z'avez entendu c'qu' il a dit l'Goering hier à la radio ? Dieu du ciel ! Si qu'ïes communistes y z'avaient réussi à prendr' le pouvoir, c'est comme qui dirait dans une foutue panade qu'y s'rait maint'nant l'peupl' allemand ! Y a qu'à r'garder ces cartes pour voir qu'le ministre y ra-cont' pas d'bontments ! Quand qu' j'ai appris qu'ici on avait essayé d'brûler l'château, j'ai tout d'suite dit qu' c'était sûr qu' c'était un coup des communistes ! J'connais tous les gens d' Steinernleibach et y'en a pas un seul qu' os'rait fair' ça ! Y a bien qu' la racaille communiste !"

Nous l'écoutions déblatérer, pétrifiés.

Durdl continua de déballer sa hotte : des mouchoirs ornés aux quatre coins de la croix gammée ou avec un liseré aux couleurs impériales ; des tabatières à l'effigie de Hitler ; des soldats de plomb.

Bärbel l'arrêta : "T'donne pas tant d'peine, Durdl, on a pas d'argent !"

Durdl la regarda avec étonnement : "Qu'est-ce tu vas m'raconter là, Barbel ! T'as pas b'soin d'me payer tout d'suite, j'peux t' fair' crédit ! J'sais qu' j'peux avoir confiance et toi aussi tu peux avoir confiance, Barbe !, avec le Führer tout va aller mieux ! Les vaches maigres, [83] c'est fini maint'nant ! C'est vrai qu' pendant quatorz' ans on a comm' qui dirait mangé d'la vache enragée, mais maintenant qu'il est là, l'Führer, à nous les vaches grasses !"

Bärbl acheta une bobine de fil à coudre et un peu de ruban : "J'te promets qu'si qu'à ton prochain passage on est plus riche comme qu'tu l'dis, j't'en achèterai plus."

Tout en remballant sa hotte, Durdl nous parla de Mittenberg où les funérailles de Fassauer avaient donné lieu à des affrontements politiques en plein cimetière : "J'y comprends rien, expliqua-t-elle. Au début ça a pourtant été comm' qui dirait un bel enterrement. Les gens, y z'étaient v'nus d'partout. Y'en avait de Hohensprung et de Blankau, d'Überlanden et de Gralm. Y croulait sous une montagne de fleurs, l' père Fassauer. Même qu' la municipalité elle avait fait fair' une couronne énorme avec comm' qui dirait une rud'ment bell' dédicace : *En hommage à un fidèle serviteur de notre commune !* Et l'nouveau maire, il a fait un discours comme quoi qu' c'est une hont' pour l'All' magne qu'on assassine les gens comme ça et qu'avec le gouvernement de Hitler les choses elles vont changer même qu'st qu'y faut prendr' des m'sures comm' qui dirait *dragoniennes*. C'est qu' y sait rud'ment bien causer, c't' homme là ! Mais v'là-t-y pas qu'à c'moment là, y en a un qu'il avait pas été invité à parler, un gars de Hohensprung j'crois bien, qui s'plante d'avant la tombe et [84] qui hurle qu' c'est comm' qui dirait une insulte au mort qu'un type du mêm' bord qu' les assassins du pèr' Fassauer il ose t'nir un tel discours. On veut bien sûr l'arrêter, mais v'là-t-y pas qu' toute une bande de gars y font bloc autour d'lui et qu'la police el' peut

rien faire. Y s'en est comm¹ qui dirait fallu d'un ch'veu qu' ça saigne d'avant la tombe qu'ell' était même pas encore fermée."

"Tétais là, Durdl ?"

"Non, mais j'm'en reviens de Blankau, et c'est là qu'on m'a tout raconté. Parc' qu' pendant la nuit qu'y faut vous figurer, les gars y sont r'v'nus. Y z'ont piqué la couronne d' la municipalité avec la croix gammée d'ssus et y l'ont remplacée par un' autr' avec un ruban rouge sur lequel y z'avaient marqué : *La paix dans nos chaumières, la guerre aux palais !* Ouais, c'est exact' ment ça qu'y avait marqué ! J'ai bien ret'nu ! Alors moi, j' vous l'dis tout net, si ça c'est pas comm' qui dirait un appel à l'incendie criminel, faut qu'on m'dise c'que c'est ! L' gouvern'ment, il a mill' fois raison d'vouloir fair' l'ménage une bonn' fois pour toutes !"

Durdl chargea sa hotte sur son dos : "Allez vous tous, portez vous bien !"

"Tu crois qu' c'est un coup de Peter Gareis ?", me demanda Bärbel.

"Ça, y a aucun doute !"

[85]

À peine avais-je répondu à la question de Bärbel, qu'une voiture de police traversait le village suivie d'un camion appartenant aux châtelains, la famille von Eich ; sur la platte-forme étaient juchés une trentaine de SA de Steinernlaibach ; ils étaient armés jusqu'aux dents. De tous les villages alentour, les membres des sections paramilitaires nazies et du Casque d'acier affluaient vers Mittenberg pour venir en renfort aux forces de police. Les demeures de tous les "suspects" furent cernées. Ceux qui y habitaient furent contraints de sortir dans la rue. Trente-deux hommes furent arrêtés et expédiés à Felben. À six heures, le camion revint à Steinernlaibach.

Un petit attroupement s'était formé sur la place du marché. On se racontait ce qui avait été découvert à Mittenberg : outre bon nombre de casse-tête, des arcs bricolés à partir de cannes de parapluies avec lesquels on pouvait tuer un homme de dos et sans aucun bruit. On avait aussi mis la main sur des tracts et un journal tchèque qui prétendait que

les ministres nationaux-socialistes avaient commandités les incendiaires du Parlement.

"Moi, proclama Bernhard, y a qu'une chose qui m'étonne ; c'est qu' le gouvern'ment y confisque pas les marteaux, les haches et les faux ; ça c'est des armes dang'reuses. Et pour les journaux étrangers, c'est vraiment dommage qu'on peut pas les interdire, ne [86] s'rait-ce qu'à cause qu'le gouvern'ment il a promis une récompense de vingt mille marks pour l'arrestation d'un incendiaire dont on nous bassine par ailleurs qu'il a déjà avoué. C'est sûr qu' quand y lisent ça à l'étranger, y peuvent pas écrire autr' chose qu' l'incendie du Parl'ment ça été une sacrée embrouille. Le Beck, lui, il a été comm' qui dirait autr'ment plus malin !"

Voilà ce que proclama Bernhard à qui voulut l'entendre, comme s'il tenait absolument à se faire arrêter.

Quelques-uns l'approuvèrent. D'autres se frappèrent le front pour signifier qu'il avait perdu la tête. Mais Bernhard qui était aveugle ne se souciait nullement des réactions. Il poursuivit : "J'tiens à l'dir' haut et clair à tous les abrutis et à tous les crève- !a-faim qui s'font présent'ment comm' qui dirait bourrer l'mou et entuber à tire-larigot. Quand qu'y s'rendront compte qu" les nouveaux dirigeants y z'ont fait d'eux des esclaves qu'on fait marcher au fouet, ça s'ra trop tard et y l'auront dans l'cul !"

Tout le monde gardait le silence, consterné. Le seul à réagir fut Ludwig Kreisser, connu pour sortir vainqueur de tous les concours de tir organisés par la SA : "Fous la paix, Bernhard, t'es trop décrépité pour pouvoir piger quelqu' chos' au changement historique qu'on est en train d'vivre !"

[87]

"T'as pour sûr raison, répliqua Bernhard, parc' qu' j' pige effectiv'ment pas comment des pauvr' diables y peuvent en v'nir à s'massacrer entr' eux à cause des ordres qu' leur donnent quelques obsédés !"

Arriva Hans : "Faut qu' tu rentres tout d'suite à la maison, p'pa !"

"Qu'est-ce qui s'passe ?"

"C'est la mère qui m'envoie. Les nazis y sont allés chez Bertl pour s'y installer. Y z'ont tout j'té dehors et y z'ont mis une pancarte sur la baraque avec d'ssus : *DEUXIÈME SECTION NSDAP - STEINERNLAI-BACH*. La mère, el' d'mande si qu'tu veux pas mettr' les meubles du Bertl dans le hangar pour qu'y s'abîment pas si qu'ça vient à pleuvoir."

Lorsque nous arrivâmes chez Bertl, les nazis avaient mis des banderoles aux fenêtres : *Mort aux youpins ! – L'Allemagne s'éveille !*⁴⁰

J'entrai. Mon cousin. Toni Troller, aidait au déménagement : "J'vais entr'poser les affair's d'Bertl chez moi jusqu'à c' qu' y r'vienne !"

Toni me regarda, à la fois surpris et gêné : "J'ai rien contre", fit-il d'un ton glacial.

"Qu'est-ce qu'y veut, c'lui-là ?", hurla un SA qui venait de surgir au fond de la pièce. C'était Albert Grabern.

"J'viens récupérer les affaires d'Bertl pour les garder chez moi !"

[88]

"Pas avant qu'on est fait l'tri pour prendr' c'qui peut nous servir !"

Il se planta devant moi avec une telle superbe dans son rutilant uniforme que l'idée me traversa l'esprit de faire plier en deux ce poltron dégingandé et couvert de taches de rousseur en lui foutant un vigoureux coup de pompe dans le tibia. Trollner s'était placé derrière lui.

⁴⁰ "Juda verrecke ! Deutschland erwache !" : slogan emprunté à un poème de Dietrich Eckart (1868-1923) ; cf. T. Feral, *Le national-socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, p. 58 sq. Le terme Juda était utilisé par les nazis pour désigner LE Juif (*Jude*) en tant qu'intrigant, fourbe, traître et assassin, par référence au "Judas" biblique. Voir à ce propos : L. Poliakov, *Brève Histoire du Génocide nazi*, Paris, Hachette, 1979.

Hans et moi, on aurait pu leur casser la figure à tous les deux en un tour de main, mais cela nous aurait coûté trop cher.

Aussi me contentai-je de déclarer : "J'manquerai pas d'informer Bertl d'c'qui s'est passé. Y réglera ça avec toi à son r'tour !"

"Ouais, c'est ça, mais il est pas encor' rev'nu, cett' fripouille !", rugit mon cousin alors que nous quitions la pièce.

[89]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

5.

[Retour à la table des matières](#)

Après s'être rendu sur la tombe du vieux Fassauer, Peter Gareis avait repris sa bicyclette. Il était passé chez lui en coup de vent puis avait filé à Heinersdorf où il avait dormi chez son frère. Le lendemain, son fils vint le prévenir que personne n'avait demandé après lui. Dans la soirée, Peter se réunit avec quelques camarades de Hohensprung au domicile de Hirsekorn. C'était une maison isolée, à la lisière de la forêt.

Au même moment, quatre policiers parlaient de Mittenberg pour Hohensprung à bord d'un véhicule de service. Arrivés sur place, ils furent rejoints par les sections paramilitaires nazies de Hohensprung mobilisées en renfort. On allait procéder au "nettoyage" du village. Mais de tous les "suspects", il n'y en avait plus qu'un seul qui fût encore chez lui : le docteur Böhm. Les SA exigèrent qu'il révèle où se cachaient les autres "criminels".

"Croyez bien que je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il. Et quand bien même, je ne suis tenu de [90] répondre qu'à la police et certainement pas à des individus qui s'octroient des pouvoirs de police en toute illégalité."

"Qu'est-c' qu' t'as osé dtr' là, pourriture de youp' ?, hurla Xaver, le patron de l'auberge "Zum Turm". On va t'les montrer nos pouvoirs, espèce de merde puante !"

Le sous-officier SA et chef de section de la police auxiliaire de Hohensprung, Xaver Täuber, s'adressa avec autorité au lieutenant de

police venu de Mittenberg : "Allez, on fouille la baraqu' d' fond en comble !" Et se retournant vers le docteur Böhm : "Lais' nous rentrer tout d'suite, sinon ça va chier !"

"On va l'saigner, et' ordure", hurlèrent les SA.

Ils se mirent à défoncer les portes, à vider les tiroirs et les classeurs, à saccager la bibliothèque. Pas un seul volume n'en réchappa.

Madame Böhm se précipita vers une petite armoire d'où elle retira son manuscrit.

"C'est quoi, ça ?", lui demanda le lieutenant.

"C'est le manuscrit d'un livre."

"Faites voir !"

Xaver Böhm s'interposa : "Mais c'est pas écrit en all'mand c'truc là ! Pour sûr qu' c'est encor' une putain d'brochure d'propagande contr' l'Allemagne comm' qu'en répandent partout les youpins !"

"Mon Lieutenant, supplia Madame Böhm, je n'ai pas d'autre copie de ce manuscrit !"

[91]

"Eh ben, ça tombe au poil !", hurla Xaver en se mettant à déchirer les pages.

Le docteur Böhm voulut intervenir. Un SA, qui se trouvait juste derrière lui, lui administra un magistral coup de matraque sur le crâne. Tétanisé et sans un mot, le docteur Böhm s'écroula aux pieds de sa femme. Erika, qui venait de faire son entrée, poussa un cri strident. Les SA évacuèrent la femme et la fillette hors de la pièce et Xaver ordonna : "Allez, on l'embarque, en voiture !" Ils soulevèrent Böhm inanimé et le traînèrent dans la rue.

Dans la maison, il y avait un fracas épouvantable. Tous les livres, plusieurs centaines de volumes, furent jetés dans le ruisseau. Pour finir, Xaver harangua ses troupes : Si Böhm s'était opposé avec véhémence à ce que l'on perquisitionne chez lui, c'est qu'il y dissimulait des écrits interdits de propagande antiallemande en langue juive. Il était aussi certain qu'il savait parfaitement où se cachait l'incendiaire Gareis, bien qu'il ait jusqu'alors refusé de le livrer. "Mais vous pouvez être

tranquilles, c'lui là aussi on va finir par l'retrouver et c'en s'ra alors fini d'ses agiss'ments criminels. Mort aux rouges, Allemagn' éveill' toi !"

En apprenant ce qui se passait à Hohensprung. Peter et ses camarades rentrèrent au village séparément et en empruntant des sentiers détournés. Il faisait nuit noire.

[92]

À peine Peter fut-il arrivé chez lui que son fils s'empressa de lui raconter ce qui s'était passé chez le docteur Böhm.

C'est alors que le chien se mit à aboyer : "Éteignez tout et bouclez la, chuchota-t-il, j'ai pas d'autr' solution qu' d'enfourcher ma bécane et d'mettr' les bouts à tout' blinde !"

Il détacha le chien et lui ordonna : "Attaque !"

Le chien s'élança vers l'entrée de la cour en grognant, suivi de Peter sur sa bicyclette. Des cris et un coup de feu retentirent derrière lui. Lorsqu'une lanterne surgit devant lui, il tira sans s'arrêter de pédaler.

Un peu plus tard, il frappait à la fenêtre de l'étable de Blechner : "J'ai rien à bouffer et pas un rond en poche et y faut qu' j'roul' tout' la nuit pour êtr' à Nuremberg avant qu'le jour s'lève."

Käthe mit du pain et du lard dans un sac à dos, Michel lui donna un peu d'argent et une lampe de poche.

"Merci d'veiller sur ma femme et mes gosses", dit encore Peter et il disparut.

Le lendemain, on put lire en gros titres dans les journaux : "Grand nettoyage à Mittenberg" – "Le sous-officier SA Xaver Täuber lâchement assassiné" – "Le meurtrier, le communiste Gareis, toujours en fuite" – "Un centre de propagande bolchevique découvert et démantelé chez le docteur Böhm" – "Arrestation du docteur [93] Böhm". Suivaient sur plusieurs pages des articles d'une violence extrême.

La direction locale de la NSDAP diffusa un appel à la population : "Soutenez notre combat contre les assassins bolcheviques et leurs

complices juifs. Mobilisez toutes vos forces pour protéger votre foyer, vos familles, vos biens, notre chère patrie en danger. Le 4 mars à 19 heures, discours d'Adolf Hitler pour une Allemagne libre. Veillez à la diffusion de ce discours par haut-parleurs dans tous les endroits publics. Ouvrez vos fenêtres en grand : la voix de notre Führer doit résonner dans toute l'Allemagne et dans le monde entier. Pavoisez vos maisons. Organisez des manifestations aux flambeaux dans tous les villages et dans toutes les villes. Allumez sur les collines et les montagnes des feux gigantesques pour proclamer partout que l'Allemagne a désormais recouvré sa liberté. Communiez dans la fraternité afin de témoigner de votre ferme volonté de ne plus jamais être divisés par la misère et la peste judéo-bolchevique !"

Les nazis décorèrent la poste, l'école, l'église et les auberges avec des couronnes de fleurs, des drapeaux, des affiches. Les pancartes suspendues aux mâts qui trônaient aux différentes entrées du village furent renouvelées : elles avaient été mises à mal par les bourrasques et la pluie des derniers jours.

[94]

Les maisons non pavoisées se comptaient sur les doigts de la main. Même Bachmeier, Rossmann, Lenzer et Schrader avaient sorti un drapeau.

"Alors, t'as comm' qui dirait viré ta veste ?", lancai-je à Rossmann.

"Entre nous, Schorsch, j'ai toujours les mêmes idées au fond d'moi, mats quand qu'on est entouré d'dingues, et qu'en plus y sont dang'reux, vaut mieux fair' comm' qu'si qu'on est d'accord tant qu'y z'ont l'pouvoir !"

Un avis fut placardé sur le panneau de la mairie : Schrader et le patron de la "Nouvelle Auberge" ayant démissionné de la commission électorale, ils avaient été remplacés par le restaurateur Stampfer, patron de l'Eintracht, et le maître serrurier Engerling. Maintenant, les membres de la commission électorale étaient tous acquis au gouvernement.

Le lendemain, Wastl vint me trouver chez moi pour m'avertir : "Fais gaff c'soir, Schorsch ! Les nazis vont perquisitionner d'leur propr' initiative ! Y voulaient fair' ça déjà hier soir, mais l'vieux Hanfstengel s'y est opposé !"

Il sortit un journal de sa vareuse : "T'as qu'à lir' ça, t'auras vit' compris !"

[950]

PREMIÈRE SECTION SA DE HOHENSPRUNG EN DEUIL

Le sous-officier SA Xaver Täuber de Hohensprung a été lâchement assassiné dans la nuit du 3 au 4 mars par des criminels communistes. Un collaborateur de notre comité de rédaction a immédiatement mené une enquête :

Hohensprung, trois heures du matin. Des voitures de police patrouillent dans les rues du village endormi. Des projecteurs balayent les maisons aux volets clos. Tout est calme. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, quelques heures à peine, la mort a frappé dans cette bourgade paisible. Les bandits moscovites ont sévi. Ils l'avaient annoncé dès la prise du pouvoir par Hitler : ils ne reculeront devant rien pour semer le trouble et faire triompher leur révolution. Et ils ont – hélas ! – réussi un coup qui nous plonge dans une grande tristesse : ils ont lâchement assassiné notre ami Xaver Täuber ! Comment concevoir qu'ils ont osé se livrer à un acte d'une telle barbarie ? L'acte de décès, rédigé en bonne et due forme par le médecin, précise : plusieurs balles dans le ventre, éclatement du foie.

Demain les brassards à croix gammée porteront un crêpe noir. Demain le drapeau étincelant des SA sera voilé de rubans noirs. Dans quelques jours, les tambours du deuil accompagneront à sa dernière demeure [96] le SA Xaver Täuber, victime de son dévouement à la cause de notre Führer. Et ce SA, jusqu'alors inconnu, entrera pour toujours

aux côtés de Horst Wessel ⁴¹ dans le panthéon des martyrs du mouvement national-socialiste.

Ce crime honteux est pour tous l'occasion de se souvenir de ce militant exemplaire. En ultime hommage, ses parents désespérés comme ses camarades SA ont rassemblé toutes les photos et lettres de Xaver qui était la bonté et la douceur mêmes. Pour ses états de service exceptionnels dans la SA, Xaver Täuber portait à la boutonnière le minuscule poignard qui honore les plus méritants de ces soldats du Führer. Encore un brave dont la vie a été anéantie par les criminels rouges !

Tout s'est passé très vite. Alors que la police et la première section SA de Hohensprung s'évertuaient à libérer la population de Hohensprung de la terreur judéo-bolchevique, notre Xaver a été abattu par le tristement célèbre dirigeant rouge Gareis qui était en fuite sur sa bicyclette. Les sous-hommes avaient depuis longtemps couché Xaver sur leur liste noire et ils ont fini par l'avoir de la façon la plus tâche qui puisse être.

Nous exigeons un châtimement exemplaire qui fera passer définitivement aux bandits judéo-bolcheviques leur volonté de nuire à notre communauté raciale-populaire !

⁴¹ Né à Bielefeld le 10 janvier 1907 d'un père pasteur ; étudiant à Berlin, adhère au Parti nazi en 1926 ; prend la direction de la section SA de Friedrichshain, quartier berlinois tenu par les communistes ; également connu comme souteneur, il est assassiné au cours d'une rixe par un rival, Ali Höhler, le 14 janvier 1930 ; la propagande de Goebbels – alors responsable de la NSDAP berlinoise et rédacteur en chef du journal *L'Attaque (Angriff)* – mettra le meurtre au compte des communistes et fera du jeune homme de vingt-trois ans un héros de la cause nazie.

[97]

Nous décidâmes de nous réunir chez Habakuk. Étaient présents : Blechner, Plötzer, Görg et moi. Zapf avait dû rester auprès de sa femme dont l'état de santé n'avait cessé d'empirer. Les événements récents avaient fini par la mettre à bout. Bernhard gardait la maison de Blechner. Hans veillait sur Bärbel.

Zapf, Babett et Hans devaient nous prévenir à la moindre tentative de perquisition. Nous étions fermement décidés à résister par tous les moyens à une agression des SA.

Les nazis se rendirent en chantant au discours de Hitler qui dura une bonne heure et demie. Le Führer n'oublia personne, il s'adressa aux paysans allemands, aux travailleurs allemands tant manuels qu'intellectuels ⁴², aux artisans allemands, aux femmes allemandes, à la jeunesse allemande.

Nous jouions aux cartes.

"Ça m'rappel les tranchées, commenta Michel, quand qu'les Françaises y pouvaient nous tomber d'ssus à tout moment !"

"C'est bien pire, lui fit remarquer Michel ; au front c'était plus franc même qu'si qu'on avait tous tout à y perdr'. On savait qu' c'était la guerre !"

Habakuk écoutait la radio.

"Qu'est-ce qu'y dégoise ?", lui demandai-je,

⁴² Afin de gommer les différences sociales entre individus, le nazisme avait créé la notion de "communauté de tous les créateurs" (*Gemeinschaft aller Schaffenden*) dans laquelle "travailleurs intellectuels (*Arbeiter der Stim*) et travailleurs manuels (*Arbeiter der Faust*) se tendent la main pour se regrouper en une confédération éternellement indissoluble" (J. Goebbels). Comme l'écrivit Georges Politzer dans ses écrits clandestins de février 1941 (Cf. *Politzer contre le nazisme*, Paris, Messidor /Éditions sociales, 1984, pp. 125-126) : "Les chefs racistes ont cherché à l'usage des masses une *philosophie sociale* avec des idées obscures et confuses. [...] La race remplaçant la *classe*, le sentiment de l'unité de race remplaçant la conscience de *classe*, l'honneur d'être du même sang que M. Krupp faisant oublier qu'on est exploité par lui." Et ajoutait-il : "L'unité de la race est un mythe, comme le socialisme dans l'État national-socialiste."

"Toujours la même soupe, répondit-il ; y peut beugler comme ça jour après jour à s'en fair" péter les cordes vocales sans jamais rien dir' d'nouveau. Quand [98] qu'on l'entend prétendr' qu'il exécut' la volonté d'Dieu, y m'donn' envie d'dégueuler. C'type là, y ment comm' y respire. C'est comm' qui dirait un monument d'folie meurtrière !"

À peine le discours du Führer fut-il achevé que "L'Orphéon de Steinerlaibach" entonna :

*Le drapeau dressé,
En rangs serrés.
Les SA marchent d'un pas ferme et décidé.
Nos camarades par les rouges et la réaction assassinés,
En esprit dans nos rangs sont présents.* ⁴³

Les enfants des écoles se mirent eux aussi à chanter. Les hommes se découvrirent. Puis, nazis en tête, un imposant cortège rejoignit le sommet du Kettenberg où les châtelains, la famille von Eich, avaient fait ériger un énorme bûcher pour le "feu de la liberté".

"Y a pratiqu'ment tout le village, commenta Lene ; y z'ont presque tous sorti un flambeau ou un drapeau !"

"Fais nous du café, Lene, lui signifia Habakuk ; Faut qu'on garde la form' par un' aussi saint' nuit qui risqu' d'pas êtr' vraiment douce pour nous ⁴⁴ !"

⁴³ Il s'agit du chant nazi appelé "Criant de Horst Wessel" (cf. supra) ; publié dans *L'Attaque [Angriff]* du 23 septembre 1929, ce texte du jeune SA fut adapté sur la mélodie d'une vieille chanson de marin pour devenir le chant de guerre des Sections d'assaut puis du Parti nazi. En 1933, il sera couramment utilisé comme hymne officiel du troisième Reich, parallèlement au *Deutschland über alles*.

⁴⁴ Allusion ironique au célèbre chant de Noël composé en décembre 1918 par Joseph Mohr (1792-1848) : *Stille Nacht, heilige Nacht (Douce nuit, sainte nuit ...)*.

Lorsque les flammes du brasier s'élevèrent au ciel, les cloches de l'église se mirent à sonner à toute volée [99] et un concert de trompettes emplit la vallée :

*Nous allons pour la prière
Vers Dieu qui est lumière.
De lui seul nous acceptons
Que soient jugées nos actions ...*

"On sait plus s'y faut s'marrer ou chialer", s'exclama Michel. Il allait rentrer lorsque Hans surgit devant nous, tout affolé : "Y a l'feu à la maison locative !"

Nous restâmes pétrifiés. Effectivement nous vîmes une flamme s'élever par-dessus les toits du village. Après avoir comme hésité, elle prit de plus en plus d'ampleur. Il était évident qu'elle trouvait de quoi s'alimenter dans les cloisons de torchis ⁴⁵.

Lorsque nous arrivâmes sur place, une épaisse fumée noire s'échappait des portes et des fenêtres. Dans un infernal crépitement, le feu dévorait l'intérieur de la maison. En oscillant, la flamme s'attaquait maintenant au pignon. Les femmes appelaient leurs enfants et leurs maris en glapissant ; les maris s'époumonaient pour savoir où étaient leurs femmes ; on entendait hurler au secours.

"Putain d'bordel ! Qu'est-ce qu'y foutent avec la pompe ?"

"C'est la faute à Schlesinger ! C'est lui qu'est l'chef des pompiers et y a pas moyen d'lui mettr' la main [100] d'ssus ! Mais !'vieux Masshebel s'en occupe ! Dégagez la bouche à incendie !"

La voix de Hanfstengel domina le vacarme : "Wastl ! Wastl !"

Une frayeur s'empara de moi : "Il est coincé à l'intérieur ?"

"Ça c'est pas possible, me jeta Lene, j'l'ai vu grimper sur la montagne !"

⁴⁵ 45 À base d'une forte proportion de paille hachée mélangée à de la terre séchée, le torchis est particulièrement combustible.

Hanfstengel fixait la maison en flammes. L'incendie gagnait en intensité. Il ravageait maintenant le toit.

Enfin la pompe arriva. Nous déroulâmes le tuyau et le vissâmes à la bouche. Mais le jet était beaucoup trop faible pour arroser le toit.

"Mais qu'est-ce qu'vous foutez, nom de Dieu, c'est la grande pompe qu'y faut !"

"Görg est allé la chercher !"

Le toit s'effondra. Des brandons s'envolèrent alentour,

"Où qu'ell' est cett' grande pompe, putain d'bordel ? Y faut tout d'suite protéger la grange de Zapf, sinon tout va cramer ! Et Wastl, où qu'il est encore fourré c'lui-là ?"

Görg revint à toute berzingue : "L'garage d'la grand' pompe est fermé à clef ! Y faut défoncer la porte ! Magnez-vous l'train tous ! Prenez des l'viers, des coins et un' masse chez l'forgeron !"

C'est alors que débarqua Wastl, hors d'haleine : "C't enculé d'Beck, j'l'ai cherché partout, c'est lui qu'a la [101] clef d'la grand' pompe !"

Eva se précipita, angoissée : "Il est pas sur la montagne ?"

Le pignon qui donnait sur la grande rue s'effondra dans un fracas épouvantable.

"Non, i ! a pas été sur la montagne !, hurla Wastl ; Y nous a raconté qu'y restait en bas et qu'y ferm'rait l'garage d'la grand' pompe à la fin d'la fête. Pourquoi qu'il a pas remis la clef en place ?"

La grande pompe était maintenant en service. Un jet puissant se déversait sur le brasier. Une deuxième lance fut mise en action.

Wastl voulut se précipiter dans la baraque. Nous le retînmes et il se mit à chialer comme un gosse. Il s'était inquiété de la mère Lösch et venait de réaliser qu'elle avait disparu dans l'incendie.

Hanfstengel se rua sur les SA qui revenaient tranquillement du "feu de la liberté" : "Il est avec vous, l'Beck ?"

"Pas vu d'Beck !"

"Y pense sans doute qu'on peut tout s'permettre quand qu'on est nazi !", lança Görg.

"Ça veut dir' quoi, ça ?", lui demanda Engerling.

"C'que ça veut dir', c'est qu'ce fumier, il est jamais là quand qu'ça brûle et qu'y a qu' vous qu'êtes au courant des sales coups qu'y manigance ! Voilà c'que ça veut dir' !

[102]

En moins de deux, Görg se retrouva à terre. Michel et Plötzer se jetèrent dans la bagarre mais ils furent prestement maîtrisés par une vingtaine de SA. Un violent coup sur le crâne me fit perdre connaissance. J'entendis encore confusément les cris des habitants de la maison locative et ressentis un violent choc sous moi. Lorsque je repris conscience, j'éprouvai de violentes douleurs à la tête, dans le dos et les bras. Je me redressai péniblement à l'arrière d'un fourgon qui quittait le village. Ma dernière vision fut l'immense drapeau à croix gammée qui, tel un fantôme, avait pris possession du donjon du château.

[103]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

6.

[Retour à la table des matières](#)

On nous parqua dans l'ancienne caserne de Felben ⁴⁶. Durant la nuit qui précéda le jour des élections, notre cellule passa de sept à vingt-six détenus. Maître Rosen, l'avocat, était là lui aussi, les yeux hagards, la mâchoire pendante, le visage crasseux et tuméfié. Certains gisaient sur le sol, gémissant de douleur.

Au petit matin débuta mon interrogatoire. Claquements de talons, bras tendus pour le salut hitlérien. Ils me demandent où s'est caché Peter. Je leur réponds que je n'en sais rien. Alors ils me poussent à travers un couloir jusque dans une cave. Là, dans une petite pièce sombre, ils fouettent mon corps dénudé jusqu'à la ceinture avec des cravaches de cuir. Ils sont trois à frapper et quatre pour me maintenir. Tous les dix coups, ils font une pause de cinq minutes. Ils m'ordonnent de compter moi-même les coups qu'ils me donnent, mais je m'y refuse.

"T'en fais pas mon pote, tu finiras par compter !", me jette un de mes tortionnaires qui a tout du bouledogue.

⁴⁶ Ces "camps de concentration sauvages" (*Wilde Konzentrationslager*), mis en service à la hâte par les SA dès février 1933, furent progressivement remplacés par des camps beaucoup plus sophistiqués comme celui de Dachau, officiellement inauguré le 22 mars, avec annonce dans la presse. Pour plus de précisions, voir ma postface à G. Guillemot, *Entre Parenthèses*, *op. cit.*

[104]

Mon passage à tabac dura une éternité. J'eus beau me mettre en boule par terre, tenter de me protéger de mes bras libérés, pousser des hurlements, rien n'y fit. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque je fus K.-O.

Je repris connaissance une bonne heure plus tard, lis m'avaient entièrement aspergé d'eau glacée. Ils se tordaient de rire. Je dus passer la nuit sur un grabat, sans même une couverture.

Et le lendemain, dès l'aube, rebelote.

"Avez-vous eu le temps de réfléchir à l'endroit où se cache Peter Gareis ?", me demanda un jeune officier SA couvert de décorations.

"J'vous ... j'vous l'ai dé ... déjà dit ..., j'en ... j'en sais fi ... fi ... fichtr' rien !"

"Qu'est-ce que vous avez à bégayer comme ça ? Vous vous êtes vu ? Vous ne vous êtes même pas lavé, espèce de porc ! Comment osez-vous vous présenter devant moi dans un tel état ? Allez, maintenant on arrête la rigolade ! Vous avez tout intérêt à vous mettre à table !"

"On m'a passé à tabac !"

"Ah bon ? Et qui donc ?"

"Vos hommes ..."

Celui qui se tenait à côté de moi m'envoya un coup de poing en plein visage. Des étoiles se mirent à danser devant mes yeux et il me fallut m'appuyer au mur pour ne pas tomber.

"On t'a passé à tabac ? T'es bien sûr qu'on t'a passé [105] à tabac ?", insista celui qui venait de me frapper en me menaçant à nouveau de son poing.

"Êtes-vous bien certain de ne pas avoir plutôt fait une mauvaise chute ? À moins qu'il y ait eu une bagarre dans votre cellule ?", me suggéra le jeune officier couvert de décorations.

Je gardai le silence.

"Allez, dites moi ce qui s'est passé ! Vous avez fait une mauvaise chute ou il y a eu ... ?"

"C'est ça, j'ai fait une mauvaise chute !"

"Eh bien voilà ! Vous voyez bien qu'on finit toujours par tomber d'accord ! Allez, soyez gentil ! Où se trouve le meurtrier Gareis ?"

"J'vous jure qu' j'en sais rien !"

"Coriace, hein ? À la cave !"

Comme j'étais incapable de descendre l'escalier sans me soutenir à la rampe, mes sbires me le firent dégringoler. Dès que nous fûmes dans la petite pièce sombre, ils m'arrachèrent mes habits en terminant par ma chemise qui était collée à la peau par le sang.

"À genoux !", m'ordonna le bouledogue,

Comme je ne réagissais pas, ils me frappèrent jusqu'à ce que je m'effondre. Ils me redressèrent pour m'agenouiller.

"Tu répètes après moi : je suis une crapule d'incendiaire communiste !"

"Je suis ... je suis ..."

Je bondis sur mes jambes et crachai au visage du [106] bouledogue.

Ils me mirent une rossée à n'en plus finir. Comme j'étais incapable de bouger, ils me traînèrent vers le mur et me calèrent à genoux dans un coin de la pièce.

Je sentis un métal froid contre ma tempe : "C'est vraiment trop con de gaspiller une balle pour une ordure d' ton acabit, déclara le bouledogue, mais au moins on est garanti du résultat. J'vais compter jusqu'à trois et tu vas crever. Au point où t'en es, ça devrait pas t'poser d'gros problème !"

"Un !" Je les entendis tous dégainer.

"Deux !" Je les entendis armer.

"Trois !" D'un bond, je m'étais redressé. Pas question de défaillir, il fallait leur tenir tête jusqu'au bout !

Ils avaient fait feu. Ils avaient fait exprès de me manquer. La petite pièce était remplie de fumée. Ils étaient hilares. Au plafond, la petite ampoule oscillait frénétiquement.

Le bouledogue s'avança vers moi : "T'as quand même pas cru qu' t'allais t'en tirer à si bon compte ! Non, mon pote, faudra d'abord qu' tu nous dises où s'cache ton p'tit copain de Hohensprung !"

Les coups se mirent à pleuvoir. Je tentai de résister mais fus bientôt envahi par un bourdonnement sourd qui se fit de plus en plus faible et lointain. Un seau d'eau me refit prendre conscience. Je claquai des dents. Ils m'enfilèrent mes habits sur mon corps ensanglanté. Le [107] bouledogue sortit une corde de sa poche, y fit un nœud coulant, me la mit autour du cou et serra.

"C'est comme ça qu' tu crèveras, charogne, si tu nous dis pas d'ici d'main où s'cache Gareis !"

Le lendemain matin, on me transféra à l'hôpital. J'étais dans un lit, couvert de bandages. Dans le corridor, un haut-parleur se répandait en exultations sur le triomphe de la Révolution nationale : Le grand mérite du gouvernement avait été de mettre un terme définitif à la menace juéo-marxiste ; contrairement aux rumeurs scandaleuses diffusées par la propagande étrangère, la Révolution avait abouti sans que soit versée une seule goutte de sang ...

Tous les deux jours, on me conduisait à la salle d'opération. On m'enlevait mes bandages, puis on m'en mettait de nouveaux. Je ne pus me lever qu'après cinq semaines. L'infirmière qui eut la gentillesse de me promener en fauteuil roulant jusqu'à la véranda fut renvoyée le jour suivant. Ainsi du reste que le médecin-chef du service. Le nouveau personnel portait l'uniforme hitlérien.

Une semaine plus tard, on m'envoya à l'infirmerie de la prison. Bärbel eut l'autorisation de me rendre visite. Quelques cheveux avaient repoussé sur mes blessures à la tête à peine cicatrisées. Un pansement recouvrait encore la balafre sous mon menton. Mes côtes brisées [108] n'étaient toujours pas ressoudées et me causaient d'intenses souffrances.

Bärbel m'informa : "Hans travaille comme valet chez Habakuk. Le vieux Hanfstengel n'est plus maire. Görg est mort. Blechner, Plötzer, Zapf et Habakuk sont à la maison."

Le gardien l'interrompt : "Il est formellement interdit de parler de politique !"

Bärbel poursuit : "T'as pas d'souci à t'faire pour nous, Schorsch, on s'débrouille. Tout c'qui compte, c'est ta santé. J'ai vraiment eu la trouille, t'sais !"

Son visage avait vieilli ; ses yeux trahissaient son épuisement.

On m'affecta à la cuisine. Les nouvelles officielles nous étaient communiquées lors de l'ordre du jour et on nous obligeait à écouter "L'heure allemande", une émission radiodiffusée : dissolution des organisations ouvrières ; rentrée solennelle du Parlement à Potsdam ; des milliers d'arrestations et d'internements dans les camps de concentration ; 1^{er} mai, Journée du Travail national célébrée dans la liesse générale ; utilisation de nouveaux indicatifs sur Radio Berlin et Radio Allemagne : "Peuple, aux armes !" et "Notre devise : droiture et fidélité !"

La journée des autres prisonniers commençait à cinq heures du matin par une séance de "mise en forme" : "Rassemblement !" – "Vérification des effectifs !" – [109] "Jusqu'au mur, en avant... marche !" – "Demi-tour... gauche... gauche..." – "À mon commandement... flexions : accroupi... debout, accroupi... debout !"

Ils étaient nombreux à avoir été victimes de maltraitances telles qu'ils ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre. Or quiconque s'avérait incapable d'obtempérer aux ordres s'exposait à de nouveaux sévices. Après, on vous envoyait chez le toubib du camp. Celui-ci s'emparait d'un pinceau et étalait de la teinture d'iode sur les blessures.

À sept heures venait la distribution du café. Mais le pain qui l'accompagnait devait être "mérité" ; c'était l'enjeu d'un corps à corps dans la cour : un groupe devait se rassembler contre le mur de droite, un autre contre le mur de gauche. Puis il fallait s'accroupir et attendre le signal : "À l'assaut !" Le choc frontal se produisait au milieu. Les "vainqueurs" et les "vaincus" qui avaient montré "du cœur à la bataille" recevaient du pain. La composition des groupes changeait tous les jours. Nul ne

savait depuis combien de temps celui qui lui fonçait dessus n'avait pas mangé. Parmi les détenus se trouvaient aussi des SA en tenue civile ⁴⁷.

La "corvée" durait jusqu'à midi : transport de charbon ; brossage des planchers ; décrottage des chiottes. L'après-midi, de deux heures à quatre heures, il y avait "entraînement" : celui qui ne participait pas corps et âme aux exercices, qui ne se donnait pas à fond lorsque l'on entonnait le Chant de Horst Wessel, devait, en [110] soirée, nettoyer les uniformes des gardiens et cirer leurs bottes. Durant les "heures de service", c'est-à-dire de cinq heures du matin à six heures du soir, il était formellement interdit de s'asseoir. Même la maigre pitance devait être prise debout. Pendant le travail, mais aussi dans les communs, les détenus n'étaient pas autorisés à parler. À huit heures se déroulait la "revue d'équipage" : il n'était pas rare que certains soient contraints de s'y présenter trois à quatre fois de suite parce que leurs effets n'étaient pas assez propres ou avaient été mal reprisés.

Neuf heures : extinction des feux. Nous étions six par cellule. Deux d'entre nous, un journaliste et un peintre furent transférés à Dachau. Un médecin s'effondra sous un sac de gravier et fut conduit à l'infirmerie ; il s'y procura du poison et se suicida. Il y avait aussi Hempel, un ouvrier de Nuremberg ; sa femme et lui étaient connus pour leurs activités communistes ; ils avaient décidé d'émigrer après avoir confié leurs deux

⁴⁷ La description donnée par Scharrer de la vie au camp est tout à fait étonnante de précision. On peut admettre qu'il s'est inspiré du récit autobiographique de Hans Beimler, *Im Mörderlager Dachau*, diffusé en août 1933, et dans lequel cet ancien député communiste relatait son internement à Dachau du 25 avril à son évasion, dans la nuit du 8 au 9 mai. C'était à l'époque – à ma connaissance – l'unique *témoignage direct* réellement disponible. Concernant la présence de "SA parmi les détenus", il convient de se souvenir que certains d'entre eux avaient évité l'arrestation à d'anciens amis communistes et donc trahi la "Révolution nationale", mais surtout qu'existait chez les SA une dissidence opposée de longue date à l'alliance de Hitler avec la DNVP et le grand capital. Dans sa *Technique du Coup d'État* (Paris, Grasset, 1931), C. Malaparte écrivait déjà (chapitre VIII) : "Les mutineries qui se produisent, depuis quelque temps, parmi les nationaux-socialistes, ne sont pas dues, comme le prétend Hitler, à l'ambition déçue de quelques sous-ordres, mais au profond mécontentement des équipes de combat [...]. Mais Hitler est-il sûr que ses équipes de combat se résigneront longtemps à renoncer à leur rôle révolutionnaire ? [...] Ce n'est pas seulement pour marcher contre les équipes communistes, au profit de tous ceux qui ont peur du danger bolchevique, c'est-à-dire au profit de la bourgeoisie [...], qu'elles ont accepté de courber le dos [...]."

enfants à des parents ; alors qu'ils se préparaient à franchir la frontière, la femme de Hempel avait été abattue par une patrouille, et lui capturé parce qu'il s'était refusé à l'abandonner sur place ; il ignorait ce qu'il était advenu de sa dépouille et où se trouvaient maintenant les enfants ; son corps était couvert de plaies. Tous les jours, des détenus étaient évacués et immédiatement remplacés par de nouveaux arrivants.

[111]

Le médecin m'examina une dernière fois. On me demanda de signer un formulaire stipulant que j'avais été bien traité et que je renonçais à toute activité politique.

Sur la Place Adolf Hitler à Felben, les châtaigniers étaient en fleurs. Je m'assis dans le jardin de l'auberge de la gare, commandai une bière et demandai à parler à Berta.

Elle n'en crut pas ses yeux : "C'est pas vrai, c'est bien toi Schorsch ? On t'a libéré ? Est-ce qu' Bärbel est au courant ? J'suis allée la voir y a une semaine, ell' était désespérée ..."

"Ça remont' pas à un' heure ..."

"Attends là deux minutes, j'vais t'accompagner !"

Les rues regorgeaient d'uniformes nazis. Ils étaient à pied, à bicyclette, en voiture. Ils portaient des bottes rutilantes ; tout était flambant neuf : casquettes, chemises, pantalons.

"T'as des nouvelles d'Ignatz ?"

"Il est plus à Felben."

"Y l'ont arrêté ?"

"Non, y s'est enfui. Par contre, y z'ont eu Dornbusch et sa femme est sans nouvelles. Rosen est mort ; officiell'ment, y s'rait suicidé. La mère de Hanni loge chez Kempfer, avec Plötzer et tout' sa famille. La Brinkmann est chez la Mirl. La femme et les gamins de Görg sont chez Bertl. Beck s'est noyé. L'doctor Böhm est dans un camp d'concentration ; sa femme et sa fille [112] sont en Suède ; on les a chassés d'leur maison. Wastl habit' à nouveau à ia ferme Nagel ⁴⁸ ; y fait l' s'crétai-re

⁴⁸ La famille Nagel, qui possédait une grosse ferme, avait deux fils, Fritz et Wastl. Fritz avait épousé Adèle, la fille d'un brasseur. Après la mort de son mari au début de la guerre de 14-18, puis de sa belle-mère dans les années

d'mairie pour Sepp ; Sepp est d'venu maire. J'vien-drai vous voir bientôt, pass' le bonjour à Bärbel et aux enfants."

"Bien des choses à Ignatz !"

Je fus le premier à descendre du train. Je pris par les champs jusque chez Blechner. Michel était en train de charger du fumier. Après le premier moment de surprise, il me tendit la main : "T'voilà enfin, Schorsch, rentr' donc !"

Et c'est là que j'appris ce qui s'était passé au village et aussi pourquoi j'avais eu un traitement de faveur et avais été libéré.

En voyant les SA se jeter sur nous à l'incendie de la maison locative, le vieux Hanfstengel s'était interposé en hurlant : "Avant d'arrêter les gens, y faut savoir qui sont les responsables !"

Ils lui étaient bien sûr tombés dessus, mais Helmuth, Sepp et Kempfer l'avaient sorti de là. C'est alors que, comprenant qu'ils n'arriveraient pas à faire d'autres arrestations, les SA m'avaient emmené à toute blinde avec le fourgon. Michel avait pris un mauvais coup au niveau des hanches et souffrait encore du bassin. Görg avait reçu un coup de couteau dans le bas-ventre et était mort devant la maison en flammes. On l'avait enterré dans la même fosse que la mère Lösch dont le [113] cadavre carbonisé avait été retrouvé par les pompiers dans les décombres encore fumants.

Le vieux Hanfstengel avait diligente une enquête serrée : pourquoi Beck avait-il fermé le local de la grande pompe à clef ? Pourquoi avait-il emmené la clef avec lui ? Pourquoi personne ne l'avait vu durant la soirée, pas plus sur la montagne qu'ailleurs ?

Le lendemain de l'enquête, Beck était porté disparu. Huit jours plus tard la police repêcha son corps dans la rivière. Certains laissaient entendre que le nouveau facteur et le valet des Schlenk en savaient plus long qu'ils ne voulaient le dire.

vingt, Adèle intriguera pour déposséder Wastl et se mariera avec Sepp qui deviendra par-là même propriétaire de la ferme Nagel. Membre du conseil municipal, Sepp, poussé par sa femme, fera parti de ces opportunistes qui deviendront nazis après les élections de mars 1933 [*Märzgefallene*], et il obtiendra le poste de maire du village en remplacement de Hanfstengel.

Wastl s'était occupé de mon cas en usant d'un chantage auprès d'Adèle ⁴⁹. Il lui avait raconté que Bärbel était en rage parce qu'elle trouvait qu'Adèle, qui avait été la maîtresse de son mari, pourrait maintenant avoir la décence de faire intervenir ses relations pour aider un homme qu'elle avait bien su mettre dans son lit. Adèle avait évidemment cherché à nier, mais Wastl avait hoché la tête avec gravité ; "J crois bien qu' Bärbel possèd' des preuves comm' qui dirait irréfutables. J'ai réussi à obt'nir d'ell' qu'el' en cause à personne, mais j'ai dû lui promettre d'régler ça avec toi. Tu veux quand mêm' pas qu' cett' vieille histoire fass' l'tour du village !"

Et ça avait marché.

"Bien sûr, Bärbel est pas au courant, poursuit Michel, et l'Wastl il aurait jamais fait ça si qu' y avait pas [114] eu urgence. Y m'en a parlé avant et j'ai été d'accord. Mais t'inquiète pas, personn' d'autr' en sait rien ..."

Wolfgang et Käthe arrivèrent à la course. Je rentrai avec eux à la maison. Bärbel et Hans m'accueillirent dans la cour.

Dans la soirée, je reçus la visite de Habakuk, Lene, Plötzer et Zapf. Bernhard passa en dernier : "Ma vieille m'a foutu une avoinée. Qu'est-ce qu'tu vas emmerder Schorsch aujourd'hui, qu'el' m'a dit ; y vient à pein' d'retrouver sa femm' et ses gosses, fous lui la paix ! Mais moi j'lui ai répondu : y faut qu' j'lui serre la main tout d'suit' au Schorsch, sinon c'est la nuit blanche garantie !"

⁴⁹ Au début de la guerre de 14-18, Schorsch, encore trop jeune pour être soldat, travaillait chez Fritz, le frère aîné de Wastl. Lorsque Fritz avait été tué au front, Adèle avait eu durant un temps des relations secrètes avec Schorsch. Femme volage et de grande ambition, elle avait fini par avoir ses entrées dans la bonne société de Nuremberg et auprès de certains responsables du Parti nazi, ce qui explique qu'elle ait pu agir en faveur de Schorsch sous la pression de Wastl.

[115]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

7.

[Retour à la table des matières](#)

Ce que les petits paysans réussissent à empocher grâce à l'augmentation des tarifs de leurs quelques excédents de production, se retrouve vite englouti par la hausse du simple au double du prix du sucre, du hareng, du sel, de la semoule, du gruau, des chaussures et de l'habillement. Les dettes sont toujours. Les impôts sont toujours là. Dès lors que l'on est l'objet d'une saisie conservatoire, on est taxé d'insolvabilité. Et il faut tout payer rubis sur l'ongle : pantalon, chemise, cercueil, peu importe ! Dans de telles conditions, impossible d'acheter ne serait-ce qu'une livre de viande pour le repas du dimanche ⁵⁰.

L'heure est à la désillusion. Toujours avec une extrême prudence, en catimini, les paysans se font part mutuellement de leurs déceptions. Ils en ont gros sur le cœur.

Sur !e route qui mène au Kettenberg, Lenzer avance péniblement. Il est tout voûté. Ses quelques vaches maigrichonnes ont du mal à grimper !a côte. En me voyant, il s'arrête : "Salut Schorsch ! Tu penses pour sûr qu'j'ai la même opinion d'toi qu'tous ceux qui racontent [116] qu't'es qu'une ordur' d'communiste ?"

⁵⁰ On sait que début novembre 1933, la propagande nazie instaurera pour certains dimanches fixés par avance l'usage du plat unique (*Eintopf*) dont la différence sur le coût d'un repas normal était versée aux services d'entraide. Sur toutes ces spécificités du régime hitlérien, voir T. Feral, *Le National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998.

"J'vois pas c'que tu peux penser d'autr' vu qu' t'as toujours été à fond pour Hitler !"

"Ça a été ! Mais aujourd'hui j' t'l' dis tout net, c'est l' bordel ! Ça valait pas la peïn' qu'on trait' plein d'gens comm' si qu'y z'avaient été nos enn'mis. C'est vous qu'éétiez dans l'vrai, Schorsch !"

Schrader me rattrapa et nous poursuivîmes notre chemin ensemble.

"J' m'en vais t'dir' à quoi ça m' fait penser, tout' c't' histoire, me confia Schrader. C'est comm' qu' si on avait eu la séch'resse tout l'été. Y a des orages terribles qui pètent, mais pour la pluie, que dalle ! Elle s'est comm' qui dirait tirée chez les Prussiens ⁵¹, Y z'ont pris les postes, y z'ont mis en place tout' un' bande de crève-la-faim, et nous on l'a dans l'cul !"

En retournant à la maison, je fus interpellé par Michel Bachmayer qui bricolait dans son jardin ; "Salut, Schorsch !" Il s'avança vers moi : "Tu crois qu'y z'ont bouclé Dornbusch ⁵² dans un camp ? Ç' arrê't pas d'me travailler, putain d'merde ! J'crois bien qu'on s'est foutu d'dans ! C'est pas les bons qu'on a enfermés !"

Puis il fit allusion aux récents événements : Marta Holbinger avait exigé que le facteur Wengerig lui verse une pension alimentaire. Celui-ci se défendit en prétendant que Marta l'avait cocufié avec Wilhelm ⁵³, et il cita Eva comme témoin. En témoignant pour le facteur, Eva espérait obtenir une petite pension de veuvage. Mais [117] Eva et le facteur s'étaient mis le doigt dans l'œil. En étudiant bien le contenu et la date des lettres que le facteur avait envoyées à Marta ⁵⁴, Il n'était pas difficile

⁵¹ L'hostilité des Bavarois pour les Prussiens est célèbre.

⁵² Dornbusch a été interné en tant qu'élu communiste au Conseil régional de Bavière.

⁵³ Wilhelm est mort de ses blessures deux jours après l'arrivée de Hitler au pouvoir suite à une rixe avec la police. Revenu de la guerre à 18 ans, ancien des corps francs de Silésie, ouvrier à Nuremberg, il avait été frappé par le chômage. Mis en prison pour violation de domicile sur dénonciation d'un cadre socialiste, sa jeune épouse s'était suicidée, et il s'était alors tourné vers le Parti nazi. Une fois établi à Steinernlaibach, il s'était rapproché des communistes.

⁵⁴ Soupçonné du meurtre d'un communiste, Wengerig s'est caché durant une assez longue période à Nuremberg où il a pu vivre grâce à de l'argent que lui ont envoyé régulièrement le maire, Hanfstengel, et le châtelain de Steinernlaibach, le baron von Eich, dont il a été de tout temps l'homme de main.

de prouver que celui-ci mentait. Lorsque Marta était tombée enceinte de Wengerig, Wilhelm n'avait pas encore mis les pieds à Steinernlaibach. Le comportement ignoble du facteur mit le vieux Hanfstengel en rage. C'était à l'époque où il venait d'annoncer sa démission de la mairie, mais il était toujours maire. Son successeur, Sepp, se refusa à soutenir Marta. Elle mena un raffut pas possible dans le village et quelques SA prirent son parti. Fuchs, un jeune charpentier qui travaillait pour Hanfstengel, déclara : "Ça m'plaît pas c't' affaire, ça pue la magouille à plein nez !" Le lendemain, Hanfstengel le mettait à la porte. À l'exploitation forestière aussi, il y eut des renvois en masse. Ludwig Kreisser fut du nombre. Les journaux racontèrent qu'il y avait de l'embauche à la campagne et du coup de nombreux chômeurs se virent privés de leur allocation. Mais depuis que la mendicité avait été interdite ⁵⁵, il y avait des centaines de gars qui étaient prêts à travailler pour un peu de nourriture et quelques pfennigs ⁵⁶. À chaque refus, c'était le même scénario : le chercheur d'emploi restait planté là, désespéré, et tous les paysans comprenaient qu'il attendait qu'on lui fasse l'aumône d'un quignon de pain.

Les SA rebelles devinrent une menace pour la section. Le plus redouté, le valet des Schlenk ⁵⁷, fut [118] muté à Nuremberg avec une promotion. Ludwig Kreisser et Fuchs durent fournir la preuve de leur soumission : on leur interdit le port de l'uniforme ; ils durent rendre leurs armes ; on les affecta à des besognes de maintenance et de secrétariat au nouveau siège de la SA qui se trouvait à la "Nouvelle Auberge", récemment réquisitionnée.

Une nuit, Fuchs, Kreisser et Marta furent arrêtés par un détachement SS venu d'ailleurs. Les SS les tenaient en joue, bien décidés à faire feu à la moindre résistance. Ils furent menottes et embarqués dans une

⁵⁵ Voir à ce propos l'excellent article de B. Massin, "La Science nazie et l'extermination des marginaux", *L'Histoire* 217/1998.

⁵⁶ Depuis l'arrivée de l'Euro en janvier 2002, il y a en Europe une monnaie unique. Aussi n'est-il peut-être pas inutile de rappeler aux plus jeunes que jusqu'à cette date la monnaie allemande était le *Mark* avec comme subdivision le *Pfennig*.

⁵⁷ De son vrai nom Lempke, ami et complice du facteur Wengerig avec lequel il a toujours fait équipe. S'est également caché à Nuremberg où il a profité des largesses du maire et du baron. Au courant de toutes les intrigues politiques de Steinernlaibach.

voiture, suivie d'une autre. La première fonça en direction de Felben. La seconde s'arrêta devant l'auberge "Krone". Les SS firent leur rapport à Sepp et celui-ci signa le mandat d'arrêt ⁵⁸.

Franz Kempfer ne devint jamais agent municipal : "Wastl s'en occup'ra en plus du s'crétariat d'la mairie", trancha Sepp.

Franz n'avait pas de vaches, pas de chevaux, et personne ne voulait lui faire crédit. La seule nourriture dont il pouvait disposer provenait du lopin qui jouxtait sa bicoque. Pour gagner quelques misérables marks, sa femme et lui acceptaient tous les petits travaux qui se présentaient.

La femme de Gareis se trouvait elle aussi dans une situation préoccupante. On lui avait confisqué sa maison [119] et ses champs. Mais comme la commune n'était pas disposée à supporter les frais d'entretien de sa nombreuse famille, on la laissait quand même habiter là avec ses gosses, à charge pour elle de subvenir à leurs besoins en travaillant la terre. Ce qui était impossible sans l'aide d'un homme. Mais nul au village ne se serait risqué à lui prêter main-forte.

Nous en touchâmes un mot à Berta qui se mit en rapport avec Ignatz. Ignatz vivait dans la clandestinité à Nuremberg. Il s'arrangea pour qu'un camarade "à mettre au vert" sollicite du travail de la part de la femme de Gareis. Lui aussi était recherché par la police. Mais il était détenteur de faux papiers selon lesquels il était originaire des Sudètes d'où il avait dû s'enfuir parce qu'il s'affirmait trop comme un vrai Allemand ⁵⁹. Son nom était Bienkowsky.

Le dimanche, il se rendait à bicyclette à Felben pour n'en revenir que le lundi. Il passait la nuit chez une amie de Berta et Ignatz, la femme d'un ouvrier qu'on avait expédié à Dachau.

⁵⁸ Cette scène annonce la "Nuit des longs couteaux" du 30 juin 1934 et n'est pas sans évoquer *Les Damnés* de Luchino Visconti.

⁵⁹ La région des Sudètes en Tchécoslovaquie avait une forte population d'origine allemande. Elle sera annexée par le Reich le 1^{er} octobre 1938, suite à la Conférence de Munich où, sous prétexte de "sauver la paix", Chamberlain et Daladier s'étaient déculottés devant Hitler et Mussolini.

Un jour, un mardi, Bienkowsky reçut une lettre : son frère cadet lui annonçait qu'il était à l'article de la mort et qu'il souhaitait le voir une dernière fois. En réalité, la lettre était de Peter Gareis. Le jeudi, Bienkowsky rencontra Peter de l'autre côté de la frontière⁶⁰. Le vendredi, en territoire allemand, il transmet les tracts à un courrier. Celui-ci mit les tracts au fond d'un sac qu'il finit de remplir avec du ciment. Puis il confia le sac au [120] chauffeur du car à destination de Gralm. Il régla le port et pria le chauffeur de remettre cet envoi à un citent qui l'attendrait à l'arrêt en face de l'auberge "Zum kühlen Grund". Le destinataire, un cycliste venu de Felben, livra le sac à Bienkowsky qui se cacha dans une grange pour récupérer les tracts et en faire un paquet facile à transporter. Le samedi, sur la route qui descendait du Kettenberg, Bienkowsky constata que le pneu avant de sa bicyclette était pratiquement à plat. Alors qu'il était occupé à le regonfler, un randonneur surgit du chemin forestier en provenance de Mittenberg et prit le temps d'échanger quelques banalités avec le cycliste. Le paquet de tracts atterrit dans son sac à dos. Le randonneur poursuivit son chemin en direction du village. Apparemment il devait avoir un vague parent enterré à Steiernlaibach car on le vit désherber une tombe⁶¹. Lorsque Wastl sonna la prière du soir, le randonneur disparut comme par enchantement. Wastl referma l'église à clef et alla se recueillir sur la tombe de sa mère. Après avoir déposé bien en évidence un tract pour chaque fidèle, le randonneur s'éclipsa par la sacristie. Wastl ferma le cimetière, puis la sacristie, et il regagna ses pénates⁶².

L'édition du dimanche de *L'Observateur bavarois* regorgeait d'articles emphatiques évoquant le démantèlement d'imprimeries clandestines, des saisies de tracts, des arrestations massives dans toute la

⁶⁰ La frontière tchèque ne se trouve qu'à une centaine de kilomètres de Nuremberg.

⁶¹ Il est bon ici de préciser que dans les villages le cimetière se situait traditionnellement au pied de l'église.

⁶² Cette stratégie pour diffuser clandestinement les tracts en provenance de Tchécoslovaquie est attestée par W. Kick dans sa volumineuse recherche sur la résistance au nazisme à Ratisbonne : *Sag es unseren Kindern. Widerstand 1933-1945. Beispiel Regensburg*, Berlin, Verlag Tesdorpf, 1985 ; cf. par exemple p. 85 sq.

région. Nous [121] craignîmes le pire. Mais à notre grand soulagement, il s'avéra que Steinernlaibach n'était pas concerné. Les tracts en question avaient été distribués quelques jours auparavant à Felben et dans d'autres villages. L'indignation grandiloquente du journal trouva fort peu d'écho chez les paysans. En effet, la veille, au marché de Felben, il y avait eu une grande agitation : les acheteurs, en majorité des nazis, s'étaient insurgés contre le prix trop élevé du beurre et des légumes. La répression des fraudes avait contraint les paysans à baisser leurs tarifs. Comme quelques jours auparavant plusieurs épiciers s'étaient retrouvés en camp de concentration, les paysans avaient préféré brader leurs produits. Mais compte-tenu des frais de déplacement, ils en avaient été de leur poche.

Toni Blender, un nazi fanatique qui néanmoins restait près de ses sous, déclara devant la petite vitrine de l'auberge "Krone" où le journal venait d'être affiché : " À les entendre, y z'arrètent pas d'mettr' la main sur des individus nuisibles ! Mais on s'demand' à la fin qui c'est qu'est nuisible ! Ça mèn' à quoi toutes ces arrestations ? On s'croirait comme qui dirait dans un' fêt' foraine ! Du boniment, du boniment, et quand qu' t'as payé et qu' tu t' retrouves à l'intérieur d'la baraqu', t' l'as dans l' derch' !"

Les cloches sonnaient depuis dix minutes. À neuf heures moins cinq pile, le curé alla pour grimper les marches de l'église. Il fut étonné de voir tant de gens [122] regroupés sur le parvis. Schlesinger et Engerling se précipitèrent à sa rencontre et lui racontèrent ce qui s'était passé. Une partie des tracts avait été ramassée et portée chez le maire. On était en train de fouiller l'église, ce qui expliquait l'attroupement. Le curé lut le tract qu'on venait de lui remettre et il apparut qu'il lui fallait faire appel à tout son entendement pour saisir ce qui arrivait. Bien qu'il ait pris du retard pour sa messe, il gravit les marches très lentement, s'arrêtant même un instant à l'entrée de l'église pour méditer. Le premier cantique lui permit de reprendre ses esprits. Les bras ballants, il monta en chaire et gratifia ses ouailles d'un sermon cinglant, comme s'il s'agissait d'une assemblée de criminels. Il stigmatisa ces âmes impures tombées sous l'emprise de Satan et vouées au Mammon ⁶³, anathématisa les actes criminels et les attentats visant à donner au destin du peuple allemand une orientation autre que celle souhaitée par Dieu, prophétisa que les

⁶³ Le démon de la cupidité dans le *Paradis perdu* (1667) de John Milton.

foudres du Seigneur frapperaient sans pitié tous ceux qui tentaient de contrecarrer sa volonté. Il fut intarissable. Lorsque l'office se termina, il y avait beau temps que l'on avait dépassé l'heure du déjeuner.

Le dimanche soir, le vieux Bloch, un négociant en gros, vint à l'auberge "Zur Krone" pour discuter avec les paysans du prix des cerises. La grande salle était pleine à craquer. Il y avait même un journaliste de *L'Observateur bavarois*. Il s'était installé avec Engerling [123] à la table des habitués. Il voulait écrire un article sur les tracts déposés clandestinement à l'église, mais n'obtint rien de bien précis.

Ce n'est que lorsque le vieux Bloch fit ses propositions pour l'achat des cerises – entre douze et seize pfennigs le kilo – que tout s'anima : "J'y suis pour rien moi si qu'les prix y sont aussi bas. Tout ça c'est la faut' des Juifs. Avec leur propagand' contr' l'All'magne à l'étranger, y a plus aucun estivant qui veut v'nir chez nous. D'puis qu'y peuvent plus fair' d' affaires sur l'dos des Allemands, y z'arrètent pas d'nous casser du sucr' d'ssus, ces pourritures d'youpins !"

"On peut dir' qu' tu manques pas d'air l'vieux, lui jeta Michel, les Juifs c'est toujours la bonn' excuse. Quand qu'y z'étaient là, y t'fallait fair' face à leur concurrence, et maint'nant qu' t'as comm' qui dirait l'monopol', tu peux toujours pas payer. Tes vraiment un gros dégueuiasse pour exploiter les gens comm' ça. Et y faut être vraiment con pour traiter avec toi en pensant qu' t'allais payer plus. Moi j'dis qu'y va falloir prendr' des m'sures pour qu' ça change !"

"Des m'sures y va y en avoir, hurla Engerling, et même des m'sures radicales ! Vous pouvez m'eroir', ça va chier pour certains !"

"Y s'rait grand temps qu' ça vienne, proclama Bernhard, parc' qu' les gens y z'ont pas oublié c' qu'on leur a promis. Si qu'elles traînent trop les m'sures, y vont s' mettr' en rogne et ça va péter !"

[124]

"Tout ça, c'est à caus' d'vos putains bobards, beugla Engerling en se dressant ; vous faites tout pour s'mer l'bordel. Vous l'portez sur vos sales tronches qu' vous seriez trop contents qu' tout s'casse la gueule. Mais nom de Dieu, ayez au moins les couilles de l'avouer, bande de chiffes molles !"

Les SA qui étaient assis à la table du fond se mirent à tripoter nerveusement la boucle de leur ceinturon. Le patron de l'auberge menaça de nous interdire son établissement. Le journaliste se mit à pérorer sur la difficile succession ⁶⁴ qu'avait à assumer le nouveau gouvernement, sur la mission sacrée que le Führer s'était fixée de régénérer quoi qu'il en coûte la Communauté raciale populaire allemande, sur l'absolue nécessité de considérer chacun en tant que membre d'une congrégation indissoluble, comme un frère de sang. "Ma conviction, insista-t-il, est qu'il n'y en a pas un seul parmi vous qui oserait approuver le comportement criminel d'éléments isolés qui n'hésitent même pas à violer l'enceinte sacrée de la Maison de Dieu. Ou alors qu'il le dise !" Son regard passa d'une table à l'autre. Comme personne ne se manifestait, il crut pouvoir conclure : "Je me réjouis de constater et de pouvoir écrire dans mon journal que la population de Steinernleibach se retrouve sans exception derrière notre Führer bien-aimé, Adolf Hitler..."

"Des nèfles ! Tes sornettes, tu peux fies foutr' où qu' [125] j'pense !", s'insurgea Bernhard. Il se leva et lança : "Moi, j'suis derrière ceux qu'vous considérez comm' des criminels parc' qu'y z'osent dir' la vérité mêm' qu' si ça doit leur coûter la vie ! Et si tous ceux qui sont d'mon avis la bouclent, c'est parc' qu'y savent trop bien qu'un seul mot d'leur part peut les envoyer au bourreau !" De sa main droite, Bernhard cramponnait sa canne. De la gauche, il tenait la laisse de son chien. Il portait fier et de son visage émanait une force inébranlable. "Ouais, reprit-il, c'est comm' j' l'ai dit : ceux du gouvernement, c'est tous des escrocs et des bandits. Y z'ont pris l'pouvoir en magouillant et en assassinant, et y z'ont pas d'autr' possibilité qu' de toujours plus magouiller et assassiner pour y rester !"

"Dehors, fumier, j'veux plus t'voir chez moi !", brailla le patron de la "Krone".

⁶⁴ C'est-à-dire les quatorze années de la République de Weimar.

Bernhard démusela son chien : "En place, Wolf, ouvre l'œil !"

Wolf sauta sur la chaise libérée par Bernhard et retroussa ses babines en grognant.

"Est-ce qu'tous ceux qui crient aux traîtres et aux criminels ont tenu une seul' des belles promesses qu'y z'ont faites ?, s'époumona encore Bernhard. Si qu'on donnait aux gens la possibilité de s'exprimer libr'ment pendant une journée, y rest'rait plus au gouvern'ment qu'à faire ses valises illico presto ! Et l'gouvern'ment y sait ça parfait'ment, sinon il aurait pas eu b'soin d' transformer notr' pays en une gigantesque prison ! Tout [126] l'monde trembl' d'être suspecté et envoyé dans un d'ces foutus camps d'où y r'viendra jamais ! Alors rest" qu'une solution, la lutte clandestine ! La vérité, on a beau tout faire pour l'enterrer, ell' finit toujours par resurgir ⁶⁵ ! Et v'nez pas m'dire qu' j'raconte n'import' quoi. Ceux qui sont dans les camps, moi j'vais vous l'dire ! La voilà, la liste d'ceux qu'on a exploités et qu'ont crevé d'faim tout' leur vie, et qu'ont fait qu'vouloir défendr' leurs camarades contre les profiteurs et autres spéculateurs ! Et ceux qui veulent les briser, c'sont les mêmes qu'ceux qu'ont envoyé en 14 des militions d'pauvres gars s' fair' déchiqu'ter par les canons et qui s'préparent à nouveau à les expédier au casse-pipe !" Et Bernhard énuméra les noms de tous ceux qui avaient été arrêtés ...

"Dehors !", répéta l'aubergiste de la "Krone".

Les SA avancèrent jusqu'à notre table. Dans l'auberge, certains protestèrent : "Holà, les gars, pas si vite ! Où qu'vous allez comm' ça ?"

"Personn' m'dira c' qu' j'ai à faire !, renchérit Bernhard. J'ai des comptes qu'à rendre à ceux qui m'ont pas laissé tomber quand qu' j'suis d'venu aveugle ! C'est pour ceux-là qu' j'ouvr" ma gueul" aujourd'hui ï Et pour tous ceux qu'on veut priver d'la parol' comm' qu' j'ai été privé d' mes yeux !"

Le patron de l'auberge voulut frapper Bernhard, mais le chien lui sauta à la poitrine. Des chopes tombèrent par terre. Bernhard dut user de toute sa force pour retenir Wolf. Engerling hurla : "Vous êtes une bell' band' [127] d'salopards d'envoyer un pauvr' infirm' en premier"

⁶⁵ On se souvient que c'est l'argument principal de *La Vie de Galilée* de Brecht, pièce écrite en 1938/1939 durant son exil au Danemark.

ligne !" Mais personne ne réagit. On lisait clairement sur les visages impassibles que nombreux étaient ceux qui approuvaient Bernhard.

Celui-ci sortit quelques pièces pour payer son écot et s'adressa à son chien : "Y fait rud'ment lourd ici, hein, Wolf ! Ça fait des éclairs et ça tonne d' tous les côtés ! C'est pas encor' vraiment mûr pour péter, mais crois moi, quand qu' ça va s'y mettr', ça va s'y mettr' pour d' bon ! Ça va chier comm' qui dirait pir' qu'à Sodom' et Gomorrh' !"

Bernhard brandit sa canne et l'abattit sur la table. Toute la salle resta pétrifiée et le vieux Bloch frisa l'infarctus.

Nous quittâmes l'auberge.

La nuit était noire. Une chape de plomb pesait sur le village. Quelques clients sortirent derrière nous. D'autres nous avaient précédés, pratiquement invisibles dans l'obscurité. Ils nous attendaient ...

FIN

[128]

[129]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

EN GUISE DE CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

En adaptant en français cet extrait de 1933 d'Adam Scharrer, j'ai simplement souhaité rendre hommage à un auteur pour ainsi dire inconnu aujourd'hui, tout en montrant au public français une image des Allemands face au nazisme quelque peu différente que celle que l'on a communément. La publication de cet ouvrage ne relève donc pas d'une entreprise commerciale ou lucrative, mais de l'acte militant d'un germaniste qui pense que – comme il l'a déjà fait pour Walter Kolbenhoff – la connaissance d'Adam Scharrer fait partie d'un patrimoine historique et culturel sur lequel on ne saurait fermer les yeux.

Il est en effet certain que la clairvoyance des femmes et des hommes qui ont résisté à Hitler aurait, s'ils avaient été suivis, évité la mort de milliers de démocrates, de syndicalistes, d'intellectuels, de prêtres, de braves gens, de malades mentaux, de Tsiganes, de Slaves, d'innombrables résistants dans toute l'Europe occupée, de pratiquement six millions de Juifs, sans compter les victimes - morts et mutilés militaires et civils - de la Deuxième Guerre mondiale.

[130]

Parler du troisième Reich sans évoquer ceux qui, dès 1933, en Allemagne même, s'opposèrent à ses funestes desseins, relève de la malhonnêteté intellectuelle et de la falsification historique, ainsi que l'ont illustré :

G. BADIA, *Les Allemands qui ont affronté Hitler*, Paris, L'Atelier, 2000.

F. HERVÉ, "Femmes, nazisme et résistance", notices bibliographiques, in *Allemagne d'aujourd'hui*, 122/1992 et 131/1995.

P. HOFFMANN, *La Résistance allemande contre Hitler*, Paris, Baland, 1984.

C. LÉVISSÉ-TOUZÉ, S. MARTENS *et all*, *Des Allemands contre le nazisme*, Paris, Albin Michel, 1997.

G. MERLIO, *Les Résistances allemandes à Hitler*, Paris, Taillandier, 2001.

G. SANDOZ, *Ces Allemands qui ont défié Hitler*, Paris, Pygmalion, 1995.

G. WEISENBORN, *Une Allemagne contre Hitler*, Paris, Félin, 2000.

[131]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.

NOTES

[Retour à la table des matières](#)

Pour faciliter la consultation des notes en fin de texte, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[132]

[133]

[134]

[135]

[136]

[137]

[138]

[139]

[140]

[141]

[142]

[143]

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 9

DOCUMENT : DES PAYSANS FRANCONIENS FACE AU NATIONAL-SOCIALISME ; EXTRAIT DE ADAM SCHARRER, *LES TAUPES*, CHAPITRE CINQ 25

* *Les Taupes*, éditions intégrales 27

1 29

2 39

3 61

4 73

5 89

6 103

7. 115

EN GUISE DE CONCLUSION 129

NOTES 131

À propos des travaux de Thierry Feral [145]

[144]

[145]

Adam Scharrer.
Écrivain antifasciste et militant paysan.
À PROPOS DES TRAVAUX
DE THIERRY FERAL

[Retour à la table des matières](#)

"T.F. ne se contente pas d'écrire sur des questions ponctuelles relatives au phénomène, nazi, mais tente, de l'expliquer en profondeur ; il utilise une grille d'interprétation qui associe l'histoire des idées et une lecture d'inspiration psychanalytique, sans sectarisme. C'est dire qu'il dépasse largement la perspective de la simple politologie." Prof. J. RIDÉ – "Une oeuvre considérable, véritable somme sur la question de la culture nationale-socialiste." Prof. A. ROGER – "Étendue des connaissances, style brillant, toujours limpide, sûreté des sources : un chercheur qui a des idées personnelles, capable de faire varier les éclairages sur un même fait culturel, de le remplacer non seulement dans l'histoire littéraire et artistique, mais aussi l'histoire globale du processus social, sans négliger les aspects économiques et psychologiques de la réalité qu'il étudie »" Prof. J. M. PALMIER – "Le meilleur spécialiste français de la problématique culturelle du nazisme. Une oeuvre exemplaire tant par son unité et sa continuité, que par l'interdisciplinarité qu'elle réclame." Dr G. MENDEL – "C'est tout un environnement que décrit et démontre cet auteur doté d'une belle capacité de synthèse." LA MONTAGNE.

AUX Éditions L'Harmattan :

Justice et Nazisme : *"Le champ d'action de la justice sous le troisième Reich au service de l'inféodation de l'individu, de l'exploitation capitaliste, comme instrument terroriste de la cohésion [146] nationale, au service aussi de la légalisation de la politique raciale et de la persécution des JUIFS." SENS – "Englobe la conception, nazie, du droit et ne laisse de côté aucune exaction du régime." B.C.L.F – "La, mise en pièces du système juridique nazi, le plus ultime, le plus abouti des systèmes totalitaires." LA MONTAGNE – "Un ouvrage passionnant qui, au-delà de la précision des informations, fait vivre le caractère quasi inéluctable de la machine mise en place." DR J. C. GRULIER – "Rappelle, au lecteur les déviations de la justice dans un régime totalitaire, raciste et particulièrement brutal." DOCUMENTS.*

Le National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie : *"Cette très riche étude constitue un important et fort utile outil de travail." F. BÉDARIDA – "Un instrument de travail extrêmement précieux qui deviendra un ouvrage de référence." SENS – "Explication méthodique du nazisme, facette par facette, un nouvel ouvrage édifiant de Thierry Feral." LA MONTAGNE – "Un livre de référence de premier ordre, indispensable dans toute bibliothèque". Prof. Alan SCHOM – "Ce nouvel ouvrage sur le national-socialisme par l'un de ses meilleurs connaisseurs ne se substitue à aucun autre, car il en est le précieux complément," A. JACOB.*

Médecine et Nazisme : *"Ce livre ne se limite pas à l'éclaircissement du passé le plus noir, il milite pour un avenir plus lumineux." LA MONTAGNE – "Levant le voile du silence qui recouvre pudiquement la participation du corps médical à la politique destructrice du nazisme, cet ouvrage alerte l'opinion contre une [147] éventuelle réactivation d'un même mécanisme." SENS – "Montre que toute dérobade, toute passivité peuvent être totales." 39-45 MAGAZINE – "Ce livre rappelle que la conscience du médecin peut être fragile." PANORAMA DU MÉDECIN – "Doit être lu, conseillé, discuté par tous ceux qui ont le souci d'une politique médicale à la hauteur des exigences de l'humanisme et*

des droits de l'homme." SYNAPSE – "De l'origine d'une idéologie à son application aveugle, les raisons qui ont poussé les médecins de la mort, sans culpabilité ni regret pour la plupart, à perpétrer leurs crimes." LE QUOTIDIEN DU MÉDECIN – "Des implications médicales manifestes théoriques et pratiques à la propagation de l'eugénisme et à l'extermination de masse." PERSPECTIVES PSY – "Ces médecins nazis avaient pourtant prêté le serment d'Hippocrate. Ils agirent sans états d'âme, totalement dépourvus de conscience, des êtres normaux dans l'anormalité." CULTURE JUIVE – "Sous le troisième Reich, une vaste conspiration du silence a entouré la médecine, jusqu'à laisser la politique trahir l'éthique." IMPACT MÉDECIN HEBDO.

Culture et Dégénérescence en Allemagne : *"Ceux qui ont encore, du cœur ne peuvent craindre que le pire. Loin d'inciter à la haine, ce livre nous rappelle le devoir de mémoire." LES ÉCHOS – "D'une grande érudition, la lecture de ce livre est passionnante." SYNAPSE – "Indubitablement, ta posture épistémique de Feral n'aurait pas déplu aux théoriciens de l'École de Francfort. Ses convergences méthodologiques avec les travaux de J. P. Faye sont d'une efficacité redoutable et s'avèrent d'une portée heuristique aussi salutaire qu'effrayante." F. OLLIER. – "Pour [148] tous ceux qui s'intéressent à l'histoire contemporaine et qui souhaitent tenter de comprendre ce qui a permis à la plus féroce barbarie que l'humanité ait pu connaître d'exister." Dr A. HENRY.*

Les Sous-hommes : *"Thierry Feral, inlassable analyste de l'Allemagne nazie, grâce à qui on redécouvre ce roman de Walter Kolbenhoff, un des premiers écrivains à avoir décrit la montée du nazisme." J. L. PHÉLINAS – "Première traduction française d'un des tout premiers ouvrages antihitlériens par un écrivain allemand contraint à l'exil. Lire ce roman est une aventure intellectuelle »" O. DOUVILLE – "Un roman étonnant avec en prime des révélations sur une facette méconnue de Wilhelm Reich." Dr M. DEMANGEAT – "Une, approche inattendue de l'établissement du nazisme dans laquelle on apprend énormément de choses totalement ignorées." Dr H. BRUNSWIC – "Mille fois merci pour cette belle, adaptation et vos excellents commentaires sur mon mari et l'actualité de ce roman de 1933." Isolde, KOLBENHOFF.*

***Le Nazisme : une Culture ?** " Feral nous apprend – avec obstination et une infinie patience, depuis sa première publication – que l'histoire est tout sauf un art de surface." LA MONTAGNE – "Les origines qui ont conduit à une évolution des mentalités et ont mené à la perversion." LE QUOTIDIEN DU MÉDECIN – "Clair, concis et percutant ! Je considère cet ouvrage comme une référence et un outil de travail précieux. " D. COHEN – " Comment une subculture peut se faire dominante à la faveur d'un contexte particulier." 39-45 MAGAZINE.*

[149]

Achévé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau

N° d'Imprimeur : 8787 - Dépôt légal : juin 2002
- Imprimé sur DemandStream

Imprimé en UE

FIN